

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:    Pagination multiple.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

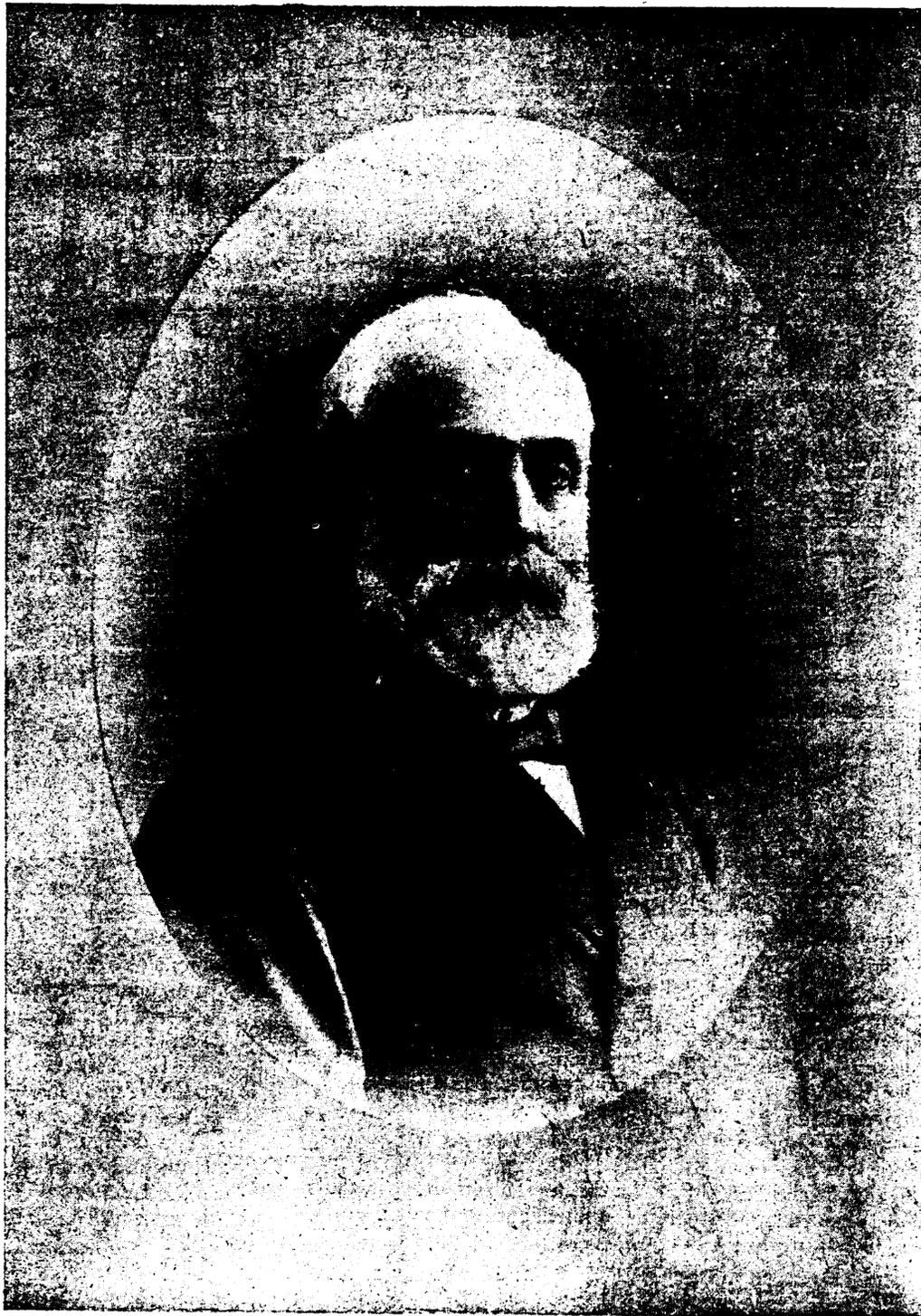
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11<sup>ME</sup> ANNÉE, N<sup>o</sup> 558 — SAMEDI, 12 JANVIER 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



SIR MCKENZIE BOWELL

LE NOUVEAU PREMIER MINISTRE DU CANADA

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 12 JANVIER 1895

## SOMMAIRE

TEXTE. — Entre-Nous, par Léon Ledieu. — La bataille de 1813 (suite), par Benjamin Sulte. — Le nouveau premier ministre du Canada. — Les merveilles de l'architecture (suite), par P. Colonnier. — Une princesse de Chypre, par J.-G. — Carnet du MONDE ILLUSTRÉ. — Notes et faits : Histoire de la navigation ; Histoire de la parure ; Histoire des mots et locutions ; Les parfums et les femmes ; Cadeaux de Napoléon Ier ; Les trois questions de Philippe II. — Poésie : Charité, par Gustave Duclouet. — La rentrée de Napoléon Ier aux Tuileries : 20 mars 1815, par Henri Houssaye. — Souvenirs d'un médecin. — La main morte : L'apparition d'une âme du purgatoire. — Primes du mois de janvier. — Nouvelles à la main. — Choses et autres. — Le jeu de Dames. — Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES. — Portrait de sir Mckenzie Bowell, le nouveau premier ministre du Canada. — Une princesse de Chypre. — BABYLONE au temps de sa splendeur.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

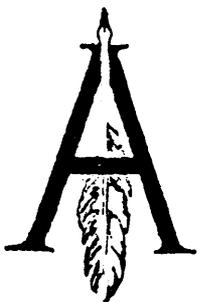
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



**A**VANT de rendre le dernier soupir, le vieil an a voulu nous prouver qu'il était encore vigoureux et qu'il avait les poumons solides.

Quelle tempête ! mes amis, quelle tempête que celle du 27 décembre.

Je l'ai essayée à Québec, au Parlement, un bel endroit où le vent prend ses ébats tout à l'aise, en hurlant autour du grand palais législatif, qui tremblait sur sa base.

Ce pauvre palais, résistait au siège le l'extérieur, mais, en dedans, c'est en dedans que se livrait la véritable bataille !

\*\* Vous connaissez la vieille légende de la Discorde et du Vent—je vous l'ai déjà contée :— ces deux personnages se promenaient en bons camarades, bras dessus, bras dessous, en tant qu'ils avaient des bras, quand arrivés près de la cathédrale de Chartres, du beau pays de France, la Discorde dit au Vent :

—Attends-moi donc un instant, le chapitre

de la cathédrale est réuni et je veux y faire un tour de ma façon.

Le Vent, naïf comme un policeman, donna sa parole d'attendre sa compagne, qui se précipita dans la salle de réunion du chapitre.

Hélas ! elle n'en sortit plus et, depuis, le vent, fidèle à la foi jurée tourne, tourne toujours autour de la cathédrale, en attendant la Discorde.

On dit qu'il en est ainsi pour toutes les assemblées délibérantes et que c'est pour cette raison que le vent souffle, tourne, danse et fait grand bruit autour des églises, des hôtels-de-ville et des parlements.

Est-ce bien vrai, et cette légende est elle comme tant d'autres qui sont acceptées mais ne reposent sur rien d'authentique ?

Je l'ignore, mais ce que je puis affirmer c'est que, à Québec, on prévoyait cette tempête depuis plusieurs jours.

\*\* Matin et soir, en effet on remarquait que la population flottante québécoise augmentait à l'arrivée de chaque train venant de l'Ouest.

Ces convois de chemins de fer étaient bonnés de citoyens de Montréal qui venaient, les uns pour faire leurs affaires, certains pour se mêler des affaires des autres, mais tous pour faire des affaires, c'est-à-dire pour donner des coups de canif dans la charte de la métropole.

Je dis des coups de canif, avec intention, et peut-être à tort, car jamais contrat de mariage n'a été dentellé comme la charte de Montréal.

Il est vrai que nos législateurs lui refont, chaque année, une nouvelle couronne de fleurs d'oranger, mais le parfum s'en évapore si vite qu'on les prendrait bien vite pour des fleurs du mal.

\*\* Les Montréalais s'étant donc rendus en grand nombre à Québec pour discuter les amendements à faire ou à ne pas faire à cette pauvre vieille charte, la Discorde, qui d'aventure, se balladait aux environs du Parlement, avec son vieil ami le Vent, dit à celui-ci :

—Mon vieux, j'ai reçu une sommation afin de comparaître devant le comité des bills privés, à propos des affaires de notre bonne ville de Montréal, attends-moi donc un instant.

—Ecoute, ma vieille, pas de fumisterie, ne fais pas comme à la cathédrale de Chartres, vas-y, mais ne me fais pas poser.

—Sois tranquille, je ne suis pas disposée à m'amuser.

—All right, dit le Vent, qui parle toutes les langues.

Et la Discorde pénétra dans le palais législatif au nez et à la barbe d'un immense policeman qui avait cependant reçu pour consigne le : " Pas de femmes, pas de femmes," comme dans le *Petit Duc*.

\*\* La discussion commençait, mais si pâle, si timide, que chacun se disait :

—Ce ne sera pas comme l'an dernier, on va s'entendre, ce ne sera pas long.

Mais à peine, la Discorde, invisible grâce à son anneau magique, fut-elle entrée, que l'on assista à un singulier spectacle.

Ce fut une scène semblable à celle que nous raconte Jules Verne, dans son *Docteur Ox*, alors que le facétieux chimiste inonde d'oxygène la salle de délibération du conseil municipal de la pacifique ville de Quiquengrogne.

Avocats, échevins, députés, citoyens jeunes et vieux, riches et pauvres, honnêtes et pseudo-honnêtes, s'entirent le rouge de la colère monter à leurs joues et, tous se précipitèrent les uns contre les autres, à coups d'arguments,

d'interruptions, de défis et de contradictions. Et le vent tournait !

La séance se termina sans résultats appréciables, car on n'était d'accord que sur un point, c'est qu'on ne s'entendait pas du tout et même disaient quelques uns, devenus féroces qu'on ne s'entendrait jamais.

Et tous s'en allèrent dîner au restaurant de Tom Lavallée, dans le sous-sol du parlement, afin d'économiser du temps,—de l'argent—comme disent les farceurs.

La Discorde les suivit, car elle avait soif, et le dîner fut déplorable.

Les champions et les ennemis de la charte, réunis à la même table, recommencèrent la discussion et s'invictimèrent comme le faisaient jadis les héros de l'*Illiade*.

La Discorde prenait du gin.

Et le Vent soufflait.

\*\* L'après-midi, la discussion recommença, puis le lendemain, le surlendemain.

La Discorde coucha et recoucha au parlement, malgré tous les règlements.

Où diable se logeait-elle ? Un peu partout.

Et le Vent soufflait toujours.

Il soufflait tant et si bien, qu'à la fin il se fâcha tout rouge.

C'est en ce moment que les cheminées s'écroulèrent, que la tempête se déchaîna, effrayante et farouche.

Ce qu'il souffla, ce diable de vent, est à peine croyable. Débutant à quarante milles à l'heure, il augmenta, rugit, hurla, et parvint à soixante-et-un milles.

Cela dura douze heures.

Les dégâts étaient épouvantables et toujours, sans trêve, sans relâche, sans se lasser jamais, le vent bondissait et s'acharnait sur le parlement qu'il voulait envahir.

Dieu sait ce qui serait arrivé si, le soir, le comité des bills privés n'avait fini par présenter son rapport à la Chambre.

C'est alors que la Discorde sortit, et le Vent, à sa vue, s'apaisa et s'endormit épuisé.

Il était temps.

\*\* Il était temps pour notre bon Québec, car le Vent, dégoûté de sa compagne, l'abandonna pour une fois et, emporté par la colère, traversa l'Atlantique.

Hélas ! vous savez ce qu'il fit en Angleterre, dans le nord de la France, en Belgique et en Allemagne.

Que de dégâts, que d'orages et de naufrages !

La Discorde, restée seule, rentra au Parlement et s'acharna sur le bill de Montréal avec une énergie louable selon les uns, blamable d'après d'autres, mais énervante pour tous, et l'on voyait notre excellent écrivain, ce bon M. L. O. David, greffier de la cité, toujours fidèle à son rôle de patriote et de conciliateur, chercher à apaiser les colères et les partis pris, aller de l'un à l'autre pour en arriver à une solution pacifique.

Ce fut la lutte épique et quand tout fut fini, je me rappelai le mot de Victor Hugo :

Une charte est un masque, le mensonge est dessous.

\*\* Hélas, l'année n'est pas finie sans creuser une fosse à une victime du devoir.

Le Dr Duquette, surintendant de l'asile des aliénés de Saint-Jean de Dieu est mort à trente-neuf ans, en pleine force, dans toute la maturité de son talent, après deux jours de maladie.

Cet excellent homme, toujours debout quand il s'agissait de se dévouer, qui n'avait jamais su refuser un service, venait de se coucher, un soir, quand on vint le prier de venir au chevet d'un malade.

Epuisé de fatigue, après le long travail du jour, le médecin n'hésita pas une seconde—il s'agissait d'un cas grave—et partit aussitôt.

La maison du malade, était surchauffée, comme on le fait malheureusement trop souvent dans notre pays, le docteur se mit à l'œuvre, étouffant dans cette atmosphère suffocante et partit après avoir sauvé son patient.

La nuit était glaciale.

En rentrant chez lui, le Dr Duquette sentit un malaise—Il était perdu.

Atteint d'une pleumonite, il rendait le dernier soupir le lendemain.

Et ce martyr du devoir a disparu, laissant une veuve et des enfants qui n'avaient que lui pour soutien.

N'est-ce pas dans un cas comme celui-ci que la presse devrait s'émouvoir et provoquer une souscription publique, faible hommage rendu à la famille de ce brave qui tombe au champ d'honneur ?

\* \* \* Les traits de dévouement honorent l'humanité.

En voici un autre dont le héros est un humble, un pauvre ouvrier de chantier, un enfant de la forêt, et j'ai presque pleuré en lisant la simple relation télégraphique, froide et sèche, de l'acte si grand dans sa simplicité qu'il a accompli.

Il y a de cela quinze jours environ, dans un chantier de la région de Madawaska, un bûcheron, Janeison, fut pris de délire à la suite d'un accident. Dans un moment de lucidité, il dit à Henry Brault, un de ses camarades de travail, qu'il voulait à tout prix retourner chez lui, et Brault lui promit de l'accompagner, mais le malade avait à peine fait cent pas qu'il s'affaissa. Brault le chargea sur ses épaules et se mit en route.

Il avait quarante milles à faire dans le bois plein de neige.

Pendant le voyage, il fallut se reposer souvent, et un soir que Brault, épuisé sommeillait, Janeison, pris d'un accès, saisit son revolver et tira deux coups sur son compagnon, sans l'atteindre, heureusement. Les balles traversèrent ses vêtements.

Le brave Canadien maîtrisa le pauvre malade et se remit en route avec sa charge humaine.

Ce n'est qu'après quatre jours de voyage dans ces conditions, par un froid excessif, qu'il parvint à la station de chemin de fer la plus proche.

Peut-on se faire une idée des souffrances que ce vaillant a endurées et du courage dont il a fait preuve ?

C'est à n'y pas croire.

Voilà encore un brave, un héros, dont le nom doit être connu et que l'on devrait récompenser.

Mais, qui donc s'occupe des hommes de bien !

\* \* \* On vend encore des enfants au Canada !

Oh ! rassurez-vous, cette manière d'agir n'est ni commune, ni reconnue par les lois, mais, enfin, il faut reconnaître qu'un fait de ce genre vient d'avoir lieu dans la Colombie Anglaise.

Un individu a vendu un de ses enfants à un chef de tribu indienne pour en faire un esclave.

Le misérable a été arrêté, reconnu coupable et doit actuellement méditer sur la paille humide des cachots, sur les dangers qu'il y a de trafiquer des os de ses os et de la chair de sa chair.

## BATAILLE DU 26 OCTOBRE 1813

### II



Le matin du 26 se montra froid, humide, terne avec les feuilles mortes qui jonchaient le sol ou pendaient encore aux branches des arbres.

Le colonel Purdy fut d'abord obligé de secouer ses hommes un par un pour les dégourdir : par crainte d'être découverts

ils s'étaient abstenus de faire du feu durant la nuit, tandis que les Canadiens allumaient forces bûchers annonçant un camp triple des forces qu'ils avaient réellement. Salaberry, en ce moment, avait près de 600 hommes sous la main.

Le blockhaus qui fut construit, l'automne de 1815, au gué, passe pour avoir servi de logement et de forteresse aux miliciens qui avaient la garde de ce passage en octobre 1813 ; supprimons cette erreur et disons que les trois ou quatre compagnies attachées à ce poste déploierent une vigilance incessante. Elles se tinrent sur l'alerte toute la nuit, afin de n'être pas surprises par les démarches de l'ennemi.

Vers 9 heures du matin, quelques hommes de Purdy furent aperçus des volontaires campés au village Allan. Salaberry avait établi un cordon de courriers, allant de la coulée Bryson au gué, distance de vingt arpents au plus ; en quelques minutes il avertit la garde de ce dernier poste et les capitaines Daly et Bruyère franchirent la rivière avec leurs compagnies pour se porter au devant des Américains. Ils en aperçurent bientôt une centaine et, sans perdre de temps, leur envoyèrent cinquante coups de fusil. Cette décharge eut le double effet comique de mettre en fuite les Américains et une compagnie de milice qui suivait Daly. Les Américains, courant vers le bois où étaient leurs gens, furent pris pour des Canadiens et reçurent une volée de mousqueterie qui en tua plusieurs. Un certain nombre de fuyards américains se sauva dans la direction de la rivière. Aussitôt des Voltigeurs, Vincent, Pelletier, Vervais, Caron et un cinquième, se lançant à la nage, vont les capturer et les amènent à leurs chefs.

Daly et Bruyère, qui commandaient des Fencibles, continuaient de serrer le bois et de remonter vers l'ennemi. Purdy pliait et faisait demander des secours à Hampton. L'un et l'autre s'étonnaient de voir les Canadiens si parfaitement préparés à les recevoir.

Hampton ordonna au général Izard de prendre une petite colonne et de suivre la route pour passer entre l'abattis et le blockhaus afin d'atteindre le plateau près du site où se trouve le village Allan, mais le lieutenant Johnson, avec les Voltigeurs du blockhaus, ouvrit un feu nourri qui les tint en échec durant une demi-heure.

Salaberry était descendu vers sa troisième ligne, pour assister au combat de Daly et Bruyère contre Purdy. Il entendit la fusillade du blockhaus et se hâta d'y arriver. Un peu plus, et la journée tournait contre nous—mais les Américains cessèrent d'avancer comme de Salaberry entra en scène. On ne sait pourquoi ils ne poursuivirent point leur fortune.

Pour la première fois, Salaberry s'aperçut qu'il avait sur les bras toute l'armée Américaine. Laissé seul avec sa poignée de monde, il ne perdit pas une minute. Ses hommes

furent déployés sur la croupe de la hauteur, en avant de l'abattis, en face de la coulée Bryson. Tout son contingent jusqu'au gué, reçut des ordres pour agir. Coute que coute, secouru ou non secouru, le vaillant Canadien s'était mis dans la tête de soutenir le choc et de résister par la bravoure aussi bien que par la ruse.

Il s'avisait de trois stratagèmes qui réussirent complètement. Le premier fut d'envoyer dans les bois une vingtaine de Sauvages qui faisaient retentir les environs de leur effroyable cri de guerre et se montraient, ici et là dans le costume de leur nation, la figure peinte de vives couleurs et brandissant leurs armes. Bon nombre des soldats de Hampton étaient de la Virginie et redoutaient les Sauvages à l'égal du diable, peut-être davantage.

Le second moyen consista dans l'emploi de dix ou douze trompettes cachées au milieu du marais et qui devaient sonner la charge à des troupes imaginaires, si l'ennemi attaquait de ce côté.

Les Fencibles, habillés de rouge, passèrent au sud de la rivière et se perdirent derrière les arbres, mais ils firent un crochet, retournèrent leurs uniformes doublés de flanelle blanche et repaurent par le même défilé, comme un nouveau corps allant prendre sa place de combat.

Purdy crut avoir en face de lui des troupes nombreuses ; Hampton multipliait chaque Sauvage par le chiffre vingt.

Lorsque Salaberry s'avança au plus près du camp ennemi pour voir ce qui s'y passait, il aperçut les soldats prenant leur dîner. Il devait être en effet midi. Les Canadiens suivirent cet exemple.

Hampton se demandait s'il abandonnerait la partie.

Salaberry s'attendait à une chaude attaque. Il ne se trompait pas.

(A continuer)

## LE NOUVEAU PREMIER MINISTRE

(Voir gravure)

L'honorable M. Bowell et ses collègues nouveaux ou renouvelés ont prêté serment d'office. Voilà le cabinet réorganisé, pour un temps. Les notes suivantes biographiques sur le chef du cabinet actuel intéresseront peut-être.

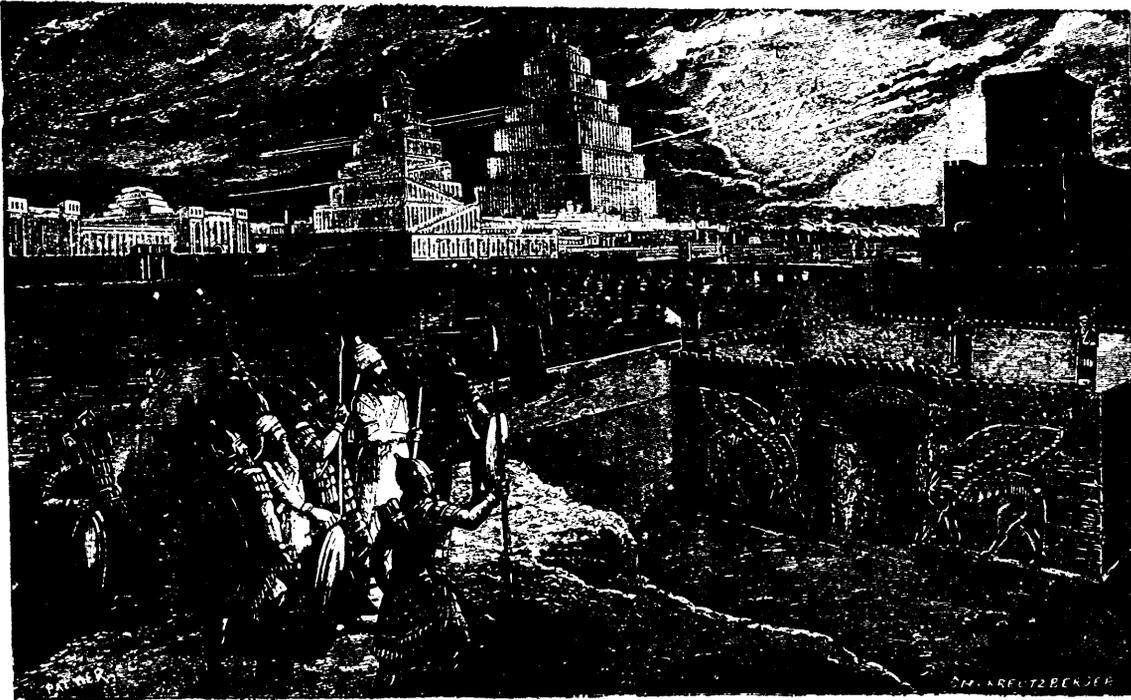
L'honorable Sir Mackenzie Bowell a été nommé ministre en 1879. Le premier ministre élu a été typographe, prote, reporter, rédacteur, et propriétaire de journal.

C'est à l'*Intelligencer*, de Belleville, qu'il a fait son apprentissage et qu'il a occupé les postes que nous venons de nommer.

C'est lui qui fit expulser Louis Riel des Communes, après l'élection du chef insurrectionniste, dans Provancher.

En 1879, M. Bowell fut nommé ministre des douanes ; en 1892, ministre de la milice et quelques mois après l'avènement de sir John Thompson au pouvoir, au département de l'Industrie et du Commerce. C'est alors qu'il passa au sénat.

Il est populaire parmi les journalistes à Ottawa ; en effet, il n'oublie pas son métier d'autrefois et reçoit toujours bien l'*interviewer*, sans toutefois toujours le satisfaire.



BABYLONE AU TEMPS DE SA SPLENDEUR D'APRÈS LES RUINES QUI EN RESTENT

## LES MERVEILLES DE L'ARCHITECTURE

## LES GRANDS TRAVAUX DE L'ANTIQUITÉ COMPARÉS AUX TRAVAUX MODERNES

(Suite)



Le premier étage de la tour est à 56 mètres du sol (183 pieds), et sa surface est de 4,200 mètres carrés (plus d'un acre), la deuxième plateforme est à 115 m. 74 (379 pieds), enfin le troisième est à 276 m. (905 pieds), sa grande salle peut contenir 800 personnes, elle

est formée de glaces mobiles, qui mettent le visiteur à l'abri du vent, pendant qu'il contemple le magnifique panorama étendu sous ses yeux. A cette hauteur vertigineuse, la vue se perd dans des horizons infinis, aucun bruit n'arrive plus de la terre que recouvre le firmament dont l'ampleur est immense. Une fois vu, ce spectacle grandiose demeure gravé pour jamais dans la mémoire.

Les ascenseurs peuvent monter 2,350 personnes par heure et 10,000 visiteurs peuvent se promener à l'aise à travers les galeries de ce vaste édifice. Mais ce qu'il y a de plus remarquable c'est la précision avec laquelle il a été construit. Chaque pièce a été dessinée, tracée, coupée, vérifiée à l'usine et rendue au chantier n'avait plus qu'à être placée. Il n'y avait pas de machine à travailler le fer sur le lieu des travaux, et on ne pouvait y retoucher les pièces : cependant aucune d'elles n'en avait besoin, calculées qu'elles étaient toutes au dixième de millimètre. Jamais encore on n'avait vu pareille harmonie entre l'ingénieur et l'ouvrier.

La voilà donc, notre pyramide moderne, infiniment supérieure au point de vue de la construction et du calcul, à tout, absolument tout ce que nous a laissé l'antiquité. Les pyramides d'Égypte ne sont que le fruit de la force brutale : Et la tour Eiffel est le résultat de la force intellectuelle. "Elle ne sert à rien," disent naïvement ses détracteurs. Misérable attaque, piètre argument. Ne pouvant rien y reprendre pour l'élégance des formes et la science de l'exécution, ils ont trouvé ce cri ridicule : "Elle ne sert à rien." A quoi servez-vous vous-

même, pauvre homme, qui osez soutenir une pareille thèse et fermer ainsi les yeux devant l'évidence. Allez donc la visiter, et vous verrez qu'elle constitue dès maintenant un des observatoires les plus importants qu'il y ait au monde. Et en supposant qu'elle ne servit à rien, pourriez-vous me dire, profond penseur, quelle grande utilité il y avait à renfermer le corps d'un tyran dans une pyramide ? A quoi sert l'arc de triomphe ? A quoi servaient les obélisques ? A perpétuer le souvenir de grandes victoires, me diriez-vous. Et moi je vous dis : N'eût-elle servi qu'à demeurer comme un éternel souvenir de la magnifique exposition qui s'étendit à ses pieds, comme un spectacle merveilleux offert au monde, elle eut été encore plus utile et plus glorieuse que les pyramides et les arches et les colonnes triomphales élevées par les potentats.

Si admirable qu'elle soit pourtant, le palais des machines qui lui fait pendant, à l'autre extrémité du terrain de l'exposition, est plus étonnant encore.

Pour abriter les merveilleuses inventions, les machines colossales que la science a créées, il fallait élever un palais qui fut à la fois digne de les recevoir et capable de les contenir : il fallait faire énorme et beau, c'est-à-dire une chose presque impossible ; et pourtant ce qui paraissait n'être qu'un rêve irréalisable, est aujourd'hui un fait accompli. Le palais des machines forme un carré allongé de 420 m. (1,700 p.) de longueur, sur une largeur de 115 m. (492 p.), soit une surface totale de 48,300 m. carrés ou 682,400 p. carrés. Si vous ajoutez à cette surface énorme les galeries attenantes à la nef principale, vous avez une superficie totale de près de 70,000 m. carrés (18 acres). Ce qui fait surtout de cette salle une merveille, c'est qu'avec cette surface énorme qu'elle recouvre, il n'y a pas une seule colonne, pas un seul pilier, pas un seul point d'appui intérieur pour en supporter la voûte, qui, d'un seul jet, s'élançait à 45 m. (150 p.) de hauteur, traverse l'espace effrayant de 492 p. sans que rien la soutienne, pour aller s'appuyer sur l'autre côté.

Voilà la plus vaste salle que les hommes aient construite sur la terre : tout ce qu'ont fait les anciens, le colysée, la salle hypostyle de Karnac, le cirque d'Olympie, etc., etc., sont surpassés de moitié par cette salle énorme, soutenue par 26 arcs métalliques ne pesant pas moins chacun de 400,000 livres et dont la

moitié d'entre eux ont été levés d'une seule pièce !

Quelle puissance de calcul, quelle perfection mathématique a présidé à l'érection d'un semblable monument dans lequel 400,000 personnes pourraient tenir. Et quand on pense que ce magnifique travail s'est accompli en 5 mois seulement, d'avril à octobre 1888 !

Voilà, exposées rapidement, quelques unes des merveilles accomplies par les modernes et en faveur desquelles, je crois, les faits parlent assez d'eux-mêmes. Et remarquez bien que je n'ai parlé ici que des travaux accomplis, que serait-ce donc si je vous citais quelques-uns des projets étudiés par nos ingénieurs, et pour lesquels la force financière seule fait défaut. Je ne vous en citerai qu'un : le pont sur la Manche.

Ce projet étudié par des savants d'expérience comme MM. Schneider, Hersent, John Fowler et Benj. Baker a été reconnu possible par eux et une foule d'autres ingénieurs autorisés. Seules, des considérations politiques s'opposent à sa construction.

Ce pont, jeté entre la France et l'Angleterre, sur une longueur de 38 kilom., 22 milles, et une largeur de 100 pieds, serait la merveille de la fin du siècle. On construirait les fondations dans d'immenses tours métalliques, solidement ancrées pour résister aux oscillations des vagues et qui enfonceraient doucement dans la mer ju-qu'à 55 m. de profondeur, à mesure que la construction avancerait à l'intérieur. Ces piliers ainsi construits à l'air comprimé auraient 57 m. (186 p.) de large et 70 m. (229 p.) de haut ; leur surface de base serait de plus de 1,600 pieds carrés. Sur cette fondation s'élèverait la pile métallique haute de 43 mètres environ (141 p.) puis le pont et sa gigantesque charpente, ce qui porterait l'édifice à 122 m. (400 p.) au-dessus des hautes eaux et à 177 m. (580 p.) de hauteur totale.

L'espace entre chaque pilier serait alternativement de 500 et de 250 mètres, 1,600 et 800 pieds. Et les 4 voies du chemin de fer se trouveraient à 72 mètres, 236 pieds, au dessus des hautes eaux. Le pont serait en acier, car on a avec l'emploi de ce métal, au point de vue du poids, une économie de moitié sur le fer. Il coûterait 860,000,000 de francs. Construit en treillis, de manière à offrir le moins de prise possible aux flots, 2,000,000 de tonnes d'acier y passeraient. Il serait fini en six ans, et pourrait supporter un poids de 25,000 tonnes.

Voilà donc quelques exemples des admirables travaux accomplis de nos jours. Comme vous le voyez, ils ne le cèdent en rien pour le colossal aux travaux des anciens et ils sont de beaucoup supérieurs à ces derniers par la science et l'exactitude qui a présidé à leur construction accomplie à coup sûr, l'ingénieur pouvant répondre du succès, avant de commencer son œuvre, tandis que les anciens n'en étaient jamais sûrs. De plus, et c'est là surtout le grand point, ils ont été accomplis sans esclaves, sans souffrances, par des hommes libres, dont le travail reçoit sa juste récompense et dont le plus humble peut faire valoir ses droits et faire punir sévèrement le chef des travaux qui lui a refusé justice.

J. Donner

A suivre

## UNE PRINCESSE DE CHYPRE

(Voir gravure)

L'histoire et les monuments de l'antiquité nous enseignent qu'avant l'introduction de la civilisation hellénique, vers la fin du cinquième siècle, les indigènes de l'île de Chypre avaient subi les influences diverses des populations phénicienne, syrienne et autres qui, mêlées avec les nations primitives, avaient formé un peuple nouveau.

Les empires d'Assyrie, d'Égypte et de Perse avaient tour à tour dominé sur cette île, qu'ils avaient laissée divisée en plusieurs petits états. Dans quelques-uns, on fonda des colonies grecques, et on y adopta les arts, les costumes et les mœurs de la race ionienne.

Il serait assurément difficile de déterminer quelle proportion du sang de chacune de ces races coule dans les veines de la gracieuse jeune fille qui fournit le sujet de notre double page de cette semaine et dont le dessin est dû au crayon d'un artiste allemand.

Il nous est plus facile de distinguer dans la physionomie de cette princesse un air de rêverie délicieux et dans sa posture une nonchalance et un laisser-aller des plus charmants.

Ses lèvres qui appellent la volupté, son œil plein de flamme nous font involontairement penser à ces beautés, produit spécial de l'Orient, dont l'ambition toute féminine et les intrigues passionnées y ont été si souvent et sont encore causes de tant de révolutions ou de tragédies de séraïl.

Sémiramis, l'Assyrienne, et Cléopâtre, l'Égyptienne, toutes deux fameuses à jamais pour leurs exploits de tout genre, devaient avoir quelques traits de ressemblance avec elle.

Mais quels que soit le caractère et la position véritable de celle qui a servi de modèle pour notre gravure, il n'en est pas moins facile de reconnaître que ce doit être là le type parfait d'une beauté de race royale, telle qu'on peut la voir dans n'importe quelle contrée d'Asie. Qu'elle ait existé il y a plus de vingt siècles ou qu'elle nous soit contemporaine, peu importe : la nature est toujours la même sous ces climats voluptueux où les sens parlent si haut et la raison si faiblement.—J. G.

## CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Le dernier des fondateurs des conférences de Saint-Vincent de Paul vient de mourir, à Lyon, à l'âge de quatre-vingts ans.

\* \*

Le gouvernement du Manitoba a décidé de ne plus accorder d'argent pour l'entretien de la résidence du lieutenant-gouverneur.

\* \*

Le corbillard qui a transporté les restes de sir John Thompson à sa dernière demeure a coûté deux milles dollars.

\* \*

La Russie et l'Italie sont, paraît-il, en négociations pour un traité de réciprocité. La Russie ferait de grandes concessions aux producteurs de vins italiens.

\* \*

La Belgique suit l'exemple de l'Allemagne qui a décrété l'interdiction de l'importation du bétail américain. Nous avons exporté 3,500 têtes de bétail en Belgique, l'année dernière, et notre commerce en sera d'autant plus af-

fecté, si le haut commissaire canadien ne réussit pas à obtenir une exemption pour le Canada.

\* \*

Mgr Richard, cardinal-archevêque de Paris, vient de célébrer le cinquantième anniversaire de son ordination à la prêtrise. Léon XIII lui a fait remettre, à cette occasion, une médaille en or.

\* \*

Un concours est ouvert à tous les architectes du monde pour les plans d'un musée d'antiquités égyptiennes, au Caire. Le coût est limité à \$600,000. Il y aura un premier prix de \$3,000 et quatre autres prix valant ensemble \$3,000. Les plans doivent être rendus au Caire le 1er mars prochain.

## NOTES ET FAITS

## Histoire de la parure

Anciennement à Rome, et cet usage persista longtemps dans l'Italie moderne, les hommes portaient des bracelets et en ornaient leurs poignets aussi bien que les femmes. Les filles ne pouvaient en porter que lorsqu'elles étaient fiancées.

\* \* \* \*

## Histoire des mots et locutions

On donne le nom de brandebourg à des espèces de boutons et garnitures d'habits, où une olive est accompagnée d'une frange ou d'un galon. Ce nom fut d'abord appliqué à l'habit tout entier, qui fut une sorte de casaque devenue fort à la mode sous Louis XIV, par imitation du vêtement que portaient les gens de l'électeur de Brandebourg, lorsque celui-ci vint en France en 1674.

\* \* \* \*

## Histoire de la navigation

Avant l'invention de la boussole, les oiseaux servaient souvent de guides. Les pilotes qui en faisaient provision, choisissant bien entendu des espèces qui pouvaient fournir de longs vols, leur donnaient la volée en pleine mer quand ils ignoraient la situation des côtes. Ces guides, avertis par l'instinct, ne manquaient pas de diriger leur vol vers la terre et par ce moyen indiquaient aux marins la direction à suivre pour trouver des points d'abordage.

\* \* \* \*

## Les parfums et les femmes

Un Anglais, le docteur Sampson, qui est un savant parfumeur, prétend que les parfums ont une influence très variable sur le caractère des femmes. Il assure même que, après avoir expérimenté, depuis vingt ans, tous les genres de parfums sur plus de deux cents jeunes filles, il peut définir avec certitude l'effet moral de chaque parfum.

A l'en croire, le musc active chez la femme la sensibilité ; le benjoin la rend rêveuse ; l'opoponax la porte à la folie ; le géranium provoque la hardiesse.

Ce qui est grave, c'est que, soumise à l'influence de la rose, la jeune fille devient hautaine, effrontée, querelleuse !

\* \* \* \*

## Cadeaux de Napoléon Ier

Napoléon faisait beaucoup de présents. C'était surtout des tabatières, ornées de son portrait en miniature et souvent entourées de diamants.

Ces cadeaux étaient très recherchés par les étrangers.

— N'est-ce pas que les Allemands aiment bien les petits Napoléons ?

— Oui, Sire, bien plus que le grand.

*Liste des présents impériaux*

On a dressé la liste des cadeaux de l'empereur avec leurs prix :

Tiare au Pape, à l'occasion du sacre, 180,000 francs.

Rochet pour le sacre, 20,000 francs.

Tabatières aux cardinaux (la pièce), 30,000 francs.

Riche boîte à portrait entourée de roses, 32,000 francs.

Tabatière à M. de Cobentzel, 36,000 francs.

Tapisserie des Gobelins au Sultan, 40,000 francs.

\* \* \* \*

## Une chanson de 1812

Il semble que la liberté ait coupé les ailes à la chanson en France. Comme certains oiseaux, elle ne chante bien qu'en cage. C'est à l'oreille de ses geôliers qu'elle a donné les meilleurs coups de bec. Aussi, comme ils la surveillaient !

Qui croirait, par exemple, que la chanson du bon roi Dagobert a fait écumer Napoléon ? C'est pourtant ce qui arriva en 1812, après le désastre de la campagne de Russie. La police interdit de chanter cette chanson par les rues — parce qu'on y applaudissait fort ce couplet :

Le roi faisait la guerre,  
Mais il la faisait en hiver ;  
Le grand saint Eloi  
Lui dit : " O mon roi,  
Votre majesté  
Se fera geler."  
" C'est vrai, lui dit le roi,  
Je vais m'en retourner chez moi !"

Il est vrai qu'on changeait ces mots au sixième vers ; on disait :

Votre majesté  
Nous fera geler.

\* \* \* \*

## Les trois questions de Philippe II

Le roi d'Espagne, Philippe II, avait l'habitude, dans ses revues, de se faire présenter tous les jeunes soldats et de leur poser ces trois questions :

— Depuis combien d'années êtes-vous à mon service ?

— Quel âge avez-vous ?

— Recevez-vous régulièrement votre paye et vos rations réglementaires ?

Un jour il voit dans les rangs un jeune soldat français qui ne savait pas un mot d'espagnol et à qui le capitaine avait conseillé d'apprendre par cœur les réponses conventionnelles. Malheureusement le roi ne suivit pas, en proposant ces questions, l'ordre habituel, et voici ce qui s'en suivit. Le roi demanda :

— Quel âge avez-vous ?

— Un an, sire.

— Depuis quand êtes-vous à mon service ?

— Depuis vingt-deux ans,

Tout surpris, le roi s'écria :

— Un de nous deux a certainement perdu la tête !

— Tous les deux, sire, répondit le jeune militaire.

— C'est bien la première fois qu'on me traite de fou, reprit le roi.

Et il allait donner l'ordre de châtier sévèrement le coupable sans le savoir, lorsque le capitaine intervint et expliqua comment la recrue, ne connaissant pas l'espagnol, s'était trompée dans ses réponses. Le roi rit de bon cœur et remit au soldat une poignée de pièces d'or.





UNE PRINCESSE DE CHYPRE



## CHARITÉ

Il neige. Nul passant, dehors, ne se hasarde.  
Là-haut, dans le faubourg, au fond d'une mansarde.  
Une veuve contemple, en sanglotant tout bas.  
Son enfant qui s'endort sur l'un des deux grabats.  
Dans le coin obscur de la chambre glacée.  
Il neige. Pas de pain—obsédante pensée !—  
A donner au doux être en proie au noir frisson !  
Pauvre femme, elle pleure, hélas ! et sa raison  
S'en va. Pourquoi lutter encore ? Le courage  
L'abandonne en songeant qu'elle n'a plus d'ouvrage.  
Elle regarde l'âtre... Il neige, et pas de feu !...

—“ Pour m'éprouver ainsi, qu'ai-je donc fait, mon Dieu ?  
Quel crime ai-je commis ? dit-elle. Tout à l'heure,  
La faim va l'éveiller, le cher ange !...”

Elle pleure !

—“ Mon enfant bien aimé, toi si doux, toi si bon,  
Mourir de faim ? N'avoir plus ni pain ni charbon !  
Ne pouvoir même pas songer à l'asphyxie !...”

Elle tombe accablée.

Une voix balbutie :  
—“ Mère, n'entends-tu pas les cloches de Noël ? ”  
C'est l'enfant qui s'éveille. O stupeur ! le réel  
Apparaît, et la veuve, à la face hagarde,  
Prend l'enfant dans ses bras, tremblante, le regarde,  
L'étreignant sur son cœur dans un geste éperdu.  
—“ O petite maman n'as-tu pas entendu ?...  
C'est Noël ! dit l'enfant. ... La cloche sonne : écoute...  
Il vient pour m'apporter de beaux jouets sans doute !  
Tu ne me réponds pas ? Mère, dis-moi que oui ! ”

Ce que la pauvre femme endure est inouï !  
Une angoisse d'horreur la rend toute livide.  
Demander des jouets quand la maison est vide !  
L'enfant, tout au bonheur, hélas ! ne songe pas  
Que l'heure de la faim, va sonner comme un glas !

—“ Pauvre petit, l'hiver est rude cette année,  
Dit de sa douce voix la pauvre abandonnée,  
Et comme nous Noël, sans doute, est indigent,  
Il n'a rien acheté, puisqu'il n'a pas d'argent.  
C'est pourquoi, cet hiver, on ne voit sous ses ailes  
Ni les soldats dorés, ni les polichinelles :  
Les ouvriers du ciel n'ont pas fait de joujoux ! ”

Elle qui, l'an passé, possédait des bijoux  
Que, pour nourrir l'enfant, elle a dû mettre en gage.  
Elle est contrainte, hélas ! à tenir ce langage :  
Elle sourit, pendant que son cœur angoissé,  
Mourri par la torture, évoque le passé !

L'enfant songe.

Soudain, quelqu'un frappe à la porte :  
—“ Ouvrez ! c'est le petit Noël qui vous apporte  
Des bonbons, des gâteaux, des jouets... et du pain ! ”  
La voix tremble et dit : “ Oh ! serait-ce la fin  
De mon martyre affreux, ou bien n'est-ce qu'un rêve ?... ”  
La porte s'ouvre et, comme une aube qui se lève,  
Rayonnante, une enfant apparaît sur le seuil.  
Bienfaisante clarté dans cette chambre en deuil !  
La douceur se révèle en son regard qui brille.

—“ Madame, excusez-moi, dit la petite fille ;  
Je sais que vous souffrez dans votre froid séjour  
Et que vous n'avez pas le pain de chaque jour...  
Je ne me trompe pas, madame, j'en suis sûre...  
Alors, moi, j'ai voulu panser votre blessure :  
Prenez, voici du pain ; prenez, voilà de l'or ! ”

La veuve, tressaillant, croit qu'elle rêve eucor.  
De l'argent et du pain ? Non, ce n'est pas possible !  
Le monde n'est-il pas d'habitude inflexible  
Aux douloureux sanglots des pauvres affamés ?  
Et toute sa douleur s'est concentrée en elle.

—“ Madame, regardez le beau polichinelle !  
Dit la petite fille en souriant ; tenez  
Il est tout vêtu d'or ! ”

De ses yeux étonnés,  
L'enfant déshérité contemple la merveille,  
Il la prend dans ses bras, la dorlotte et la veille  
Tout comme le ferait une mère, en chantant !  
Et la veuve sourit, et d'un pas hésitant,  
Va vers la visiteuse à la pitié si grande,  
Prend ses petites mains qu'elle baise, et demande :  
—“ Votre nom ? ”

—“ A quoi bon ? dit l'enfant attristé :  
Vous ne me devez rien : je suis la Charité ! ”

GUSTAVE DUOLOZET.

## RENTRÉE DE NAPOLEON AUX TUILERIES

20 MARS 1815

On sait que M. Henri Houssaye vient d'être élu membre de l'Académie française. En admettant au Palais Mazarin l'excellent érudit que ses travaux historiques ont justement rendu célèbre, l'illustre Compagnie a fait preuve de goût, et l'on pourrait dire d'esprit.

Nous empruntons au plus saillant de ses ouvrages, à 1815, le récit de la *Rentrée de Napoléon aux Tuileries*.

... A Paris, dès sept heures du matin, un premier flot de foule se porta devant les Tuileries. Mais c'étaient des habitants des quartiers voisins, attirés par la simple curiosité et plus disposés à déplorer le départ du Roi qu'à aider à la restauration de l'Empire. La cocarde tricolore d'un officier à la demi-solde exaspéra un groupe de royalistes. Ils se jetèrent sur lui et l'auraient écharpé sans le secours d'une patrouille de la garde nationale. Vers dix heures, une colonne de peuple déboucha sur la place du Carrousel, criant à tue-tête : Vive l'Empereur ! A bas la garde nationale ! A bas la calotte ! Cette fois, on avait affaire aux faubouriens. Ils s'approchèrent des grilles du château et tentèrent de les ébranler. Un fort détachement de miliciens les dispersa, sans toutefois se servir de ses armes. Repoussés des Tuileries, les émeutiers parcoururent les rues a oisinentes, vociférant les mêmes cris et faisant la terreur sur leur passage. Après cette alerte, nouveau tumulte : un cliquetis d'armes, un bruit de chevaux sur le pavé, un roulement de pièces d'artillerie, des sabres et des baïonnettes qui brillent, de retentissants Vive l'Empereur ! un remous de la foule sous la pression puissante des gens de foule. Ce sont les officiers à la demi-solde qu'Exelmans amène de Saint-Denis avec un escadron de cuirassiers et quelques artilleurs traînant deux canons. Des acclamations, des murmures, des sifflets se croisent sur leur passage. A la vue des grilles fermées, la colonne s'arrête et un général vient parlementer avec l'adjutant-commandant Laborde. Il est décidé qu'Exelmans et sa troupe occuperont les Tuileries, mais que la milice conservera ses postes et que les factionnaires seront fournis concurremment par les gardes nationaux et les militaires. Pendant le reste du jour, on voit aux différentes entrées du château l'étrange spectacle d'un officier, avec la cocarde tricolore, en sentinelle à côté d'un grenadier de la garde nationale portant la cocarde blanche et la décoration du Lys.

Le drapeau tricolore flotte sur les Tuileries. A deux heures, on l'arbore à l'Hotel de Ville et au faite de la colonne de la Grande Armée.—Le fils de Carnot qui, d'une lucarne du collège Louis-le-Grand, aperçoit les trois couleurs, appelle ses camarades ; l'étude est interrompue, on crie, on saute, on s'embrasse avec frénésie. — Aux enseignes des boutiques, les aigles et les abeilles remplacent les fleurs de lys, métamorphose qui provoque des murmures et des rixes au Palais-Royal et rue de la Paix. On placarde sur la dernière proclamation du Roi, affichée le matin, les proclamations impériales dont les taches et les déchirures témoignent que depuis huit jours les bonapartistes de Paris se les passent de main en main. Sur la route de Saint-Denis, des soldats isolés arrêtent les voitures et contraignent les voyageurs à crier : Vive l'Empereur ! Des bandes d'ouvriers descendent des faubourgs du Temple, Saint-Martin, Saint-Antoine, et se dirigent en chantant vers les boulevards du Sud ; ils se rappellent que l'Empereur prenait ce chemin quand il revenait à Fontainebleau. La bourgeoisie est triste et mécontente. Elle songe à une seconde in-

vasion, elle plaint le bon Roi, “ ce pauvre Louis XVIII, un si brave et si honnête homme ! ” Il faut croire, pourtant, qu'il y a parmi elle des gens qui voient les choses moins en noir, puisque, ce jour-là, la Rente monte de 68 fr. à 73 fr. Cette énorme hausse ne prouve pas qu'à la Bourse on se réjouisse du retour de Napoléon. Mais depuis la nouvelle de son débarquement, on a vécu dans l'angoisse, avec des visions de guerre civile, de batailles dans les rues, de représailles, de pillage. Or, tout se passe tranquillement. On accepte le fait accompli et on tâche d'en profiter.

Déjà le personnel de la ci-devant Cour impériale reprend possession des Tuileries. A partir de deux heures, la foule qui stationne devant les grilles a vu entrer, furtivement d'abord, d'un pas assuré ensuite, des conseillers d'Etat, des ministres, des chambellans, des fourriers, des écuyers, des aides des cérémonies, tous en uniforme, des contrôleurs de la bouche, des maîtres d'hôtel, des valets de pied avec leurs anciennes livrées, puis des Dames du palais, des Femmes rouges, des femmes de dignitaires, de généraux, de financiers fameux et de grands industriels, cachant sous des witzchouras garnies de petit-gris ou sous des redingotes de gros-de-Naples fourrées d'hermine leurs épaules nues constellées de diamants et leurs robes de cour parées de violettes. On se retrouve, on se félicite ; avec une joie enfantine les femmes parcourent la salle des Maréchaux, la galerie de Diane, la salle du Trône, tous ces lieux de fêtes où a brillé leur beauté. Dans la salle du Trône, elles remarquent que les fleurs de lys du tapis sont seulement appliquées. On arrache une fleur ; une abeille apparaît. Ces femmes engrande toilette se mettent gaiement et fébrilement au travail. En moins d'une demi-heure, le tapis redevient impérial. Il y a aux Tuileries le duc de Bassano, le duc de Plaisance, le duc de Gaète, le duc de Rovigo, Lavalette, Thibaudeau, Decrès, Daru, Reynaud Saint-Jean-d'Angély, le comte de Ségur, grand-maître des cérémonies ; il y a Davout, le Maréchal Lefebvre, Dejean, le duc de Padoue, Durosnel et une foule d'anciens officiers généraux ; il y a la reine Hortense et la reine Julie. Les mêmes huissiers que jadis se tiennent aux portes des appartements. Il semble à tout ce monde de l'Empire qu'il s'éveille d'un mauvais rêve qui a duré un an.

Les heures passent, la nuit et le brouillard s'étendent sur Paris. A peine si du Carrousel les derniers curieux aperçoivent les Tuileries tout illuminées. De minute en minute, on attend l'Empereur, l'impatience se change en angoisse. Si la balle d'un fanatique ou d'un assassin soudoyé l'avait frappé dans son triomphe ! Enfin, vers neuf heures, un bruit lointain de chevaux et de clameurs s'élève du côté des quais, s'approche, grandit devient formidable. Une voiture de poste débouche au grand trop par le guchet, entourée d'un millier de cavaliers de tout arme et de tout grade, chevauchant en désordre, brandissant leurs sabres et vociférant des Vive l'Empereur ! pareils à des rugissements. Les officiers à la demi-solde qui remplissent la cour, les généraux qui stationnent sur le perron mettent l'épée à la main et se précipitent. Leur foule est si dense, leur élan si impérieux que les cavaliers reculent et que les postillons s'arrêtent à dix mètres du pavillon de Flore. On ouvre la portière. Napoléon, enlevé, arraché dans le vestibule où d'autres bras le soulèvent et l'entraînent sur les marches de l'escalier. Un délire furieux possède ces hommes. Ils ont pour leur idole des caresses de tigres, jalouses et brutales. Pris entre le flot qui le pousse et la cohue qui de l'étage supérieur

s'élança à sa rencontre, Napoléon est dans le même danger qu'à son entrée à Grenoble, avec cette aggravation que l'espace est plus resserré : —Au nom de Dieu ! crie Caulaincourt à Lavalette, placez-vous devant lui ! Lavalette s'arrête, se retourne, se raidit contre l'avalanche et monte à reculons, précédant l'Empereur à une marche de distance et répétant sans cesse : —C'est vous ! C'est vous ! Lui semble ne rien voir ni ne rien entendre. Il se laisse porter, les bras en avant, les yeux fermés, un sourire fixe aux lèvres, comme en état de somnambulisme.

On amène l'Empereur dans son cabinet dont on referme les portes sur la foule. Peu à peu, ce grand tumulte s'apaise, le silence se fait. Les cavaliers attachent les chevaux aux grilles du Carrousel et se couchent par terre, enveloppés dans leurs manteaux. La cour de Tuileries a l'aspect d'un bivouac dans une ville prise d'assaut.

HENRY HOUSSAYE.

## SOUVENIRS D'UN MÉDECIN



**P**ERSONNE, me dit le docteur Xavier, ne doutait, à Z..., que le Dr Maréchal ne fût arrivé aux sommets de l'enseignement médical, s'il s'était fixé à Paris au lieu de s'établir dans une ville de second ordre. Le Dr Maréchal réunissait trois talents, dont un seul suffit à illustrer un médecin :

il avait l'habileté pratique, l'érudition et l'éloquence. Je l'ai vu, dans le même jour, faire avec succès une opération difficile, dissenter savamment sur une théorie médicale et s'élever dans un magnifique langage aux plus hautes considérations physiologiques et philosophiques.

Le cœur valait l'intelligence. Ses clients devenaient tous ses amis. Après soixante ans, et parvenu à tous les honneurs que peut donner en province la profession de médecin, il se levait à minuit pour aller visiter un paysan ou une servante. Que de fois il lui arriva de glisser avec l'ordonnance la pièce d'argent que l'ordonnance coûtait chez le pharmacien ! Il réalisait ce vieil adage : Le médecin guérit quelquefois, soulage souvent et console toujours.

Nous étions vingt élèves qui suivions son cours de pathologie. Quand nous aurions été ses fils, il ne nous eût pas montré plus de bonté et de dévouement. Il aiguillonnait les paresseux, encourageait les timides, consolait les obtus et remettait dans le droit sentier, par ses conseils aussi fermes qu'affectueux, les têtes légères dont il avait appris les équipées. Plus de cent médecins lui doivent, à ma connaissance, la position qu'ils occupent.

L'école de médecine, à Z..., avait pour directeur un vieux médecin, porté à ce poste par l'intrigue plus que par le mérite. Ce bonhomme se piquait de voltairianisme, de matérialisme, d'athéisme et autres infirmités. Le Dr Maréchal ne se gênait pas pour flétrir à l'occasion ces funestes doctrines.

—Un médecin matérialiste, disait-il, n'est pas un vrai médecin, c'est un vétérinaire.

Il aimait à répéter ce mot d'Ambroise Paré : " Je le pensai, Dieu le guérit."

Quoique religieux, le Dr Maréchal ne passait pas pour un dévôt ; aussi, ses vingt élèves furent surpris d'un événement survenu pendant un des cours du maître.

Le professeur était un jour en chaire et parlait avec son animation habituelle, lorsque M.

Grosbois, mon voisin de droite, me poussa du coude en me disant à l'oreille :

—Xavier, regarde donc la drôle de chose que M. Maréchal a autour du cou.

Je regardai du côté qui m'était indiqué, mais sans rien apercevoir de distinct, à cause de ma myopie.

Les autres élèves furent plus heureux que moi, car les sourires et les chuchotements commencèrent à circuler dans notre petit groupe.

Evidemment, il devait y avoir quelque chose. Je ne tardai pas à être fixé, grâce au lognon du gros Robert qui arriva jusqu'à moi, en passant de main en main.

Un morceau de drap brun, retenu par un galon gris, sortait derrière le collet de l'habit du professeur et débordait sur le gilet.

—Quelle singulière cravate ! me dit à voix basse Grosbois.

—Ce n'est pas une cravate, répliquai-je.

—Qu'est-ce donc ?

—C'est... ma foi ! c'est un scapulaire.

—Un scapulaire !

—Oui, un scapulaire de la sainte Vierge, comme en portent nos mères et nos sœurs.

Je n'osais pas ajouter ; " comme j'en ai porté un jusqu'à seize ans."

Tous les étudiants ne tardèrent pas à constater l'existence du scapulaire. Les chuchotements et les sourires s'accrochèrent au point de gêner le professeur.

—Chut ! chut ! dit-il.

Nous essayâmes consciencieusement, mais en vain, de redevenir attentifs et silencieux.

M. Maréchal fut surpris et froissé d'une attitude à laquelle il n'était pas accoutumé, sa parole était de celles qui captivent un auditoire.

—Messieurs, dit-il, que se passe-t-il donc ? Etes-vous des étudiants en médecine ou des écoliers ?

Nouveaux efforts de notre part pour écouter ; nouvel insuccès.

Le professeur allait se fâcher pour tout de bon ; heureusement, le gros Robert se dévoua.

—Monsieur Maréchal, dit-il, en passant la main autour de son cou, c'est cette chose que vous avez là...

Le professeur tourna la tête vers son épaule droite et aperçut le petit morceau de drap brun.

—Merci, dit-il en s'adressant à Robert.

Il ouvrit son gilet, remit, sans se hâter, le scapulaire à sa place et continua tranquillement son discours.

Deux jours plus tard, Robert, Grosbois et moi, nous nous trouvâmes dans le cabinet du Dr Maréchal.

—Avouez, messieurs, nous dit-il, que vous avez été surpris de me voir porter un scapulaire

Robert fit pour lui et ses deux compagnons un de ces légers signes qui veulent dire en tout pays : en effet.

Je porte cet objet pieux, dit M. Maréchal, depuis ma Première Communion. Ma mère me fit alors promettre de ne jamais le quitter. Cette promesse était trop sacrée pour que je n'y sois pas resté fidèle. Je crois reconnaître cependant qu'une circonstance n'a pas peu contribué à me faire garder le scapulaire. Ecoutez cela, jeunes gens, vous verrez, comme dit approximativement Shakespeare, qu'il y a en ce monde plus de choses que ne peut expliquer certaine philosophie.

—On travaillait dur à l'époque de ma jeunesse, et les examinateurs étaient plus sévères que ceux d'aujourd'hui. J'avais passé tant de nuits à préparer mon examen de troisième année, que je tombai sérieusement malade. Après la période aiguë, on m'envoya me remettre chez un frère de ma mère qui habitait la campagne. J'avais ordre de faire tous les jours, à cheval, une promenade d'une heure, j'étais un cavalier fort médiocre pour ne pas

dire mauvais. Heureusement, Bichette, la jument de mon oncle, é ait si douce qu'un enfant l'eût conduite. Un jour que la bonne bête se trouva boiteuse, Pierre, le valet d'écurie, me dit :

" Il vous faudra, monsieur Auguste vous passer aujourd'hui de promenade ; Joliceur, le cheval de votre cousin, est trop vif pour vous."

" Je fus piqué de cette observation où perçait une pointe de raillerie.

" Pourquoi, me dis-je, ne monterais-je pas un cheval dont Alfred se sert tous les jours ? Alfred, après tout, a un an de moins que moi. Est-il nécessaire d'être du Jockey-Club pour faire à cheval un tour de promenade sur une route unie et connue ?

" J'ordonnai à Pierre de seller Joliceur ; j'enfourchai lestement ma monture et je partis.

" Tout alla bien pendant environ vingt minutes.

" Maître Pierre, pensai-je, voulait me mystifier ; Joliceur n'est pas plus méchant que Bichette.

" A peine achevais-je cette réflexion, que mon cheval fut effrayé par un paysan qui, armé d'un bâton, franchit soudainement une des haies bordant la route. En un clin d'œil, Joliceur, tournant bride, prit au galop la route de son écurie. Bientôt, il ne sentit plus le mors, et je fus obligé de m'accrocher comme je pus au pommeau de la selle pour ne pas vider les arçons. Un de mes éperons, ayant piqué par mégarde Joliceur, augmenta, s'il est possible, la frayeur de cet animal. Ce cheval affolé ne courait plus, il volait.

" Je me rassurai en pensant qu'il s'arrêterait à la porte de l'écurie

" Malheureusement, cette porte se trouva ouverte.

" Elle était assez basse, et les chevaux, pour entrer ou sortir, n'avaient autre chose que la selle sur le dos. Quelle que courte que fut sa taille, quelle que petite que fût sa monture, nul cavalier n'aurait osé passer sous cette porte.

" Or, c'était vers cette ouverture que j'étais emporté avec une rapidité vertigineuse.

" A peine eus-je le temps de voir l'obstacle vers lequel j'allais me briser le crâne,

" Je recommandai mon âme à Dieu en me courbant le plus possible, je fermai les yeux et me collai sur la crinière de mon cheval.

" Lorsque Joliceur se fut arrêté, tout couvert d'écume et tout tremblant dans l'écurie, Pierre accourut. Il m'enleva de cheval plutôt qu'il ne m'aida à descendre. Ma redingote, mon gilet, tous mes autres vêtements de dessous avaient été enlevés sur mon dos par le cintre en pierre de taille de la porte. Le scapulaire était intact et mon corps n'avait pas une seule égratignure.

Mon oncle, mon cousin, les domestiques, tout le village cria au miracle. Je crus moi-même et je crois encore qu'ils avaient raison et que j'avais été sauvé par la Sainte Vierge dont je portais l'habit. Ne vous étonnez pas que j'aie toujours gardé le scapulaire. Quelques collègues qui s'en sont aperçus en ont souri et même ricané, c'est leur affaire. N'est pas libre penseur qui veut. Je ne voudrais pas me vanter ; mais, entre nous, j'ai affronté des épidémies et des contagions devant lesquelles ces messieurs ont tremblé et même un peu reculé. Le scapulaire n'y a pas nui, souvent il m'est arrivé de le trouver sur la poitrine d'un pauvre malade ; je ne l'ai jamais vu sans dire au patient : Moi aussi je suis de la confrérie. Bref, j'aime mon scapulaire et je ne serais pas tranquille, quelque chose me manquerait, si je ne le sentais pas à sa place ordinaire.

Lorsque le Dr Xavier eut achevé son récit, il ajouta :

—Savez-vous ce que je fis en sortant du cabinet de M. Maréchal ?

—Non.

—Vous n'êtes guère perspicaces. J'allai au couvent des Carmélites chercher un scapulaire, je le portai au prêtre pour qu'il le bénit, et je le mis à mon cou où il est toujours resté. Je m'en suis bien trouvé pour l'âme et pour le corps. Comme disait M. Maréchal : n'est pas libre penseur qui veut. Il est difficile de croire en Dieu sans croire en Jésus-Christ et à la Saint Vierge. De là à porter leur livrée, il n'y a guère loin. Plut à Dieu que les symboles et les signes de raliement de la franc-maçonnerie, de l'internationale et autres confréries du diable fussent remplacés par le scapulaire ; le monde, en général, et chaque chrétien, en particulier, s'en trouverait mieux au spirituel et au temporel.

## LA MAIN MORTE

### APPARITION D'UNE AME DU PURGATOIRE

Il y a trente-cinq ans, le 4 novembre 1859, les religieuses cloîtrées du couvent franciscain de Foligno, en Italie, furent plongées dans une profonde tristesse par la mort de la sœur Teresa Marquerita, religieuse dont les vertus en avaient fait un modèle pour toutes ses compagnes. L'une de ces compagnes, sœur Anna Felicia, se faisait remarquer par l'assiduité avec laquelle elle suivait le conseil du psalmiste, "servez le Seigneur avec joie." Naturellement d'une nature enjouée et hardie, pleine de vie et de gaieté innocente, elle raillait parfois les sœurs plus timides que les autres sur leur manque de bravoure ; et peu après le décès de sœur Teresa elle gourmanda plaisamment quelques-unes de ses compagnes qui manifestèrent certaine crainte à rester seules dans les endroits fréquentés par leur amie défunte. Son propre courage, cependant, était destiné à être mis bientôt à l'épreuve.

Vers dix heures dans la matinée du 16 novembre, sœur Anna se dirigeait vers la garde-robe, dont elle avait la charge, quand elle entendit un bruit comme si quelqu'un se lamentait. Sa première pensée fut qu'un chat était renfermé dans la chambre ; mais, ouvrant la porte, elle ne vit aucun chat, bien que le gémissement continuât. Ayant examiné la pièce et rien trouvé qui expliquât les sons plaintifs, sœur Anna devint effrayée, et d'une voix tremblante s'écria : "Jésus ! Marie ! Qu'est-ce que cela peut-être !" La réponse ne se fit point attendre : "Oh Dio, che penso tanto !" ("O mon Dieu, comme je souffre !") La voix était celle d'une personne dans une suprême détresse, et fut immédiatement reconnue par la sœur Anna comme celle de la défunte sœur Teresa.

Un peu rassurée par cette connaissance, sœur Anna refusa de céder à la tentation de s'enfuir de la chambre, et s'enhardit à demander :

—Pourquoi souffrez-vous ?

—A cause de vœu de pauvreté.

—Quoi ! la pauvreté ! vous qui l'avez pratiquée si fidèlement !

—Non pour mon compte, mais à cause de mon indulgence envers les sœurs... Attention à vous.

Alors la chambre se remplit d'une épaisse vapeur, et la forme de sœur Teresa apparut se dirigeant vers la porte. Sa voix continuait à se faire entendre, mais sœur Anna était maintenant tellement terrifiée qu'elle ne pourrait comprendre. Comme l'apparition atteignait la porte, cependant sœur Anna aperçut frappant un des panneaux de sa main ouverte, et entendit la voix s'écrier : "Questa é una

misericordia di Dio !" ("Voici un signe de la miséricorde de Dieu !") Comme si elle eut été un fer à marker chauffé à blanc, la main brûla jusque dans le bois de porte, y laissant son empreinte, noire, fumante, ineffaçable.

Sœur Anna, qui avait jusque là ri des craintes nocturnes et des visitations des esprits, était devenue comme immobile. Quand l'apparition se fût évanouie et que la vapeur s'éclaircît graduellement, sa terreur la quitta un peu et elle se rendit jusqu'à la porte pour rappeler à elle ses compagnes. Son cri avait un tel accent de détresse qu'un moment après toute la communauté se trouvait réunie dans la garde-robe. Sœur Anna Felicia raconta ce qui venait d'arriver ; et l'espèce de vapeur qui était encore visible dans la pièce, l'odeur de bois brûlé, et pardessus tout le souvenir palpable que l'apparition avait laissé sur la porte, leur firent donner sur le champ croyance à son récit. La complète transformation de la figure usuellement rayonnante de Sœur Anna était en soi une preuve que quelque chose de surnaturel était arrivé. De plus, les religieuses reconnurent dans l'empreinte sur la porte le "fac-simile" de la main de Sœur Teresa, qui était remarquablement petite. Se rendant à la chapelle, elles prièrent longtemps et fermement pour le repos de son âme.

Avant de se coucher le soir suivant, Sœur Anna prit la résolution d'enlever coûte que coûte de la porte du garde-robe, l'empreinte malheureuse qui lui avait donné un si rude choc. Elle s'endormit avec cette résolution, mais elle eut un songe dans lequel Sœur Teresa lui apparut de nouveau et tint ce langage :

—C'est votre intention d'enlever le signe que j'ai laissé. Sachez que vous ne pouvez le faire, même avec l'aide d'autres personnes, parce que Dieu l'a commandé comme une leçon pour tous. Par un décret juste et inexorable, j'ai été condamnée aux terribles flammes du purgatoire pour quarante ans à cause de ma condescendance aux désirs de quelques-unes des Sœurs. Je remercie vous et les autres Sœurs pour les prières que vous avez offertes pour moi, et il a plu au bon Dieu de me les appliquer toutes ; et vous suis particulièrement reconnaissante pour les sept psaumes de la pénitence, qui m'ont grandement soulagée." Puis, la figure illuminée d'un sourire glorieux, elle ajouta : "O lambeaux bénis, qui sont récompensés par les vêtements les plus riches ! O heureuse pauvreté, qui apporte une telle gloire à celles qui l'observent fidèlement ! Hélas ! combien souffrent une perte irréparable et sont dans les tourments parce que, sous prétexte de nécessité, elles ont violé ses préceptes !"

Finalement, dans la nuit, du 19 novembre, pendant que Sœur Anna était éveillée dans son lit, elle s'entendit appeler par Sœur Teresa. Se levant sur son séant, elle regarda en tremblant autour d'elle, et aperçut au pied de son lit un globe de lumière qui remplissait la cellule de rayons surnaturels. La voix de Sœur Teresa se fit encore entendre ; elle a perdu ses accents de lamentation et est pleine de joie et de triomphe. "Le jour de la Passion (vendredi) j'ai trépassé, et le jour de la Passion j'irai dans la gloire. Forte dans la croix ! Courage pour souffrir ! "Addio ! addio ! addio !" A la troisième répétition de cette salutation amicale, le globe lumineux se dissoluit en un nuage brillant, qui flotta vers les cieux et disparut.

Environ trois semaines après la date de l'apparition, une enquête ecclésiastique se fit sur ce prodige par les ordres de l'évêque du diocèse. En présence des magistrats et du clergé de Foligno, appelés comme témoins, et d'une foule de citoyens venus de leur propre mouvement, le corps de sœur Teresa fut exhumé. La main fut placée sur l'empreinte brûlée dans la porte,

et l'on s'assura qu'elle s'y ajustait parfaitement. Ceci prouvé, la sœur Anna Felicia fut soumise à un sévère interrogatoire au sujet de son rôle dans cet incident remarquable, avec le résultat que les enquêteurs reconnurent son caractère surnaturel.

## PRIMES DU MOIS DE DECEMBRE

### LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de DECEMBRE, qui a eu lieu samedi, le 5 courant, a donné le résultat suivant :

1ER PRIX	No	17,419....	\$50.00
2 <sup>e</sup>	No	9 315....	25 00
3 <sup>e</sup>	No	16,214....	15 00
4 <sup>e</sup>	No.	38,712....	10 00
5 <sup>e</sup>	No.	517....	5 00
6 <sup>e</sup>	No.	26,243....	4 00
7 <sup>e</sup>	No.	7,315....	3 00
8 <sup>e</sup>	No.	39,141....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

17	8,312	16 653	24 722	33 330	41 527
123	8 725	17 690	25 429	33 590	41,625
162	9 513	17 895	25 687	34 382	42 324
1,226	10 486	18 709	26 490	34 658	43 239
1 742	10 642	19 186	27 519	35 621	43 614
2 124	11,125	20,681	28 213	36 457	44 857
2 563	11 272	20,902	29 520	36 899	45,430
3 135	11 603	21 134	29 954	37 014	46 531
3 419	12,576	21,442	30,216	37 325	46 722
4 715	13 729	22,572	30 319	38 559	47 131
5 318	13 935	22 729	30 982	39 416	47 358
5 824	14,252	23,270	31 324	40 290	47 607
6 314	14 621	23,682	32 457	40 507	48,429
6 715	15 172	24,125	32,579	40,721	49,219
7,418	16,475				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de DECEMBRE, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

## NOUVELLES A LA MAIN

Un humoriste définissait ainsi le premier de l'an :

"Un tas de pauvres qui donnent à un tas de mendiants !"

\* \* \*

Le jour de l'an :

—Grand'mère, je te souhaite une bonne année, mais je ne t'apporte pas de fleurs ; maman m'a dit de garder mon argent pour t'acheter une couronne quand tu mourras.

\* \* \*

Le facteur demande ses étrennes à Rapi-neau.

Celui-ci met la main à sa poche. Puis, se ravissant :

—Décidément, pour ce que je vous donnerais, ce n'est vraiment pas la peine !

A l'occasion des fêtes de Noël et du Jour de l'An nous prions nos lecteurs de ne pas oublier d'aller faire visite à la librairie G.-A. & W. Dumont, 1826, rue St-Catherine, afin d'acheter leurs cadeaux. Ils y trouveront un choix considérable d'articles propres à être donnés en étrennes. Comme par le passé, ils seront les bienvenus.

CHOSSES ET AUTRES

—Il y a des poissons qui ne savent pas nager. Ce sont des espèces qui habitent les profondeurs de l'Océan.

—La construction d'un piano emploie 48 matières différentes provenant de 16 pays différents et passant par les mains de 45 ouvriers.

D'après la statistique de la Cour des Preuves, en Angleterre, ceux qui font le plus vite fortune, ce sont les brasseurs ; les banquiers viennent ensuite.

—Deux pièces différentes font les délices des spectateurs au Royal, cette semaine. Ce sont *Cell 22* et *The Boy Tramp*, deux comédies où la note tragique a sa bonne part. Mme Neuville qui a écrit les deux pièces, s'est taillé dans chacune un rôle qu'elle sait remplir avec talent. Dans *Cell 22* elle personnifie le type parfait de l'Irlandaise. *The Boy Tramp* sera donné lundi, mardi et mercredi. *Cell 22* le reste de la semaine.

AUX AMATEURS

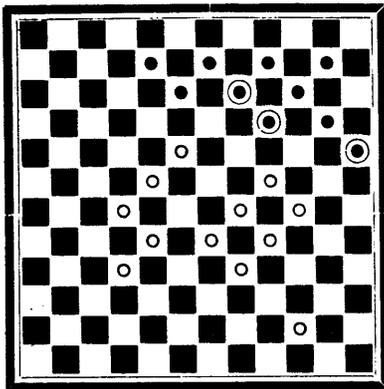
Nous attirons l'attention de nos lecteurs et lectrices sur l'annonce de M. Chs Lavallée, successeur de M. A. Lavallée, importateur d'instruments d'instruments de musique de tout genre, dont le magasin se trouve au No 35, Côte St-Lambert. Cette maison, fondée depuis plus de 40 ans, est digne de la confiance du public.

LE JEUX DE DAMES

PROBLÈME No 159

Composé par M. Nap. Brochu, Lévis

Noirs—10 pièces



Blancs—12 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 156

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
48	42	31	9
43	37	44	31
32	25	31	20
26	13	7	20
33	26	20	33
34	27	33	22
47	40	46	35
21	14	9	48
54	6 gagnent.		

Solution du problème No 157

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
60	53	47	71
36	30	16	47
62	69	40	18
69	58	71	34
32	26	21	45
59	53	27	49
53	3	43	32
3	7 gagnent.		

Solutions justes par MM. P. Duplessis, Williamsville, Con. ; M. Dumouchel, A. W. Lavallière, Montréal.

GEORGE VIOLETTI

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spécialité : Réparations d'instruments en cuivre et bois. Argentures, dorures, etc.

No 17, RUE GOSFORD

MONTRÉAL



W. H. Ward.

Un Cas Presque Sans Espoir.

Un Rhume Terrible. Aucun Repos ni jour ni nuit. Abandonné des Médecins.

UNE VIE SAUVÉE EN PRENANT

Le Pectoral-Cerise d'AYER

"Il y a plusieurs années, j'ai attrapé un fort rhume accompagné d'une toux terrible qui ne me donnait de repos ni jour ni nuit. Les médecins, après m'avoir soigné de leur mieux, déclarèrent mon cas sans espoir et dirent qu'ils ne pourraient plus rien faire pour moi. Un ami, ayant appris ma maladie, m'envoya une bouteille de Pectoral-Cerise d'Ayer que je me mis à prendre, et bientôt je me sentis grandement soulagé. Quand j'eus pris la bouteille entière, j'étais complètement guéri. Je n'ai jamais eu de toux bien importante depuis cette époque-là et je crois fermement que le Pectoral-Cerise d'Ayer m'a sauvé la vie."—W. H. WARD, 8 Quimby Ave., Lowell, Mass.

Le PECTORAL-CERISE d'AYER  
La plus haute Récompense à l'Exposition Colombienne.

Les Pilules d'Ayer, le meilleur Purgatif de Famille.

ACADEMIE DE COUP DE DAME A. CHARAIST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement ; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Ce système nouveau de coupe de jupes à Montréal permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi le nouveau système de coupe pour toute sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système de coupe, que nous sommes seuls à posséder à Montréal et qui, de plus, est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHARAIST, 79, St-Denis.



PANACEE DU PERE LAFITAU

MISSIONNAIRE AU SAULT ST-LOUIS (Caughnawaga 1712)

Le seul remède capable de guérir les fièvres scarlatines, la rougeole, la petite vérole, les fièvres typhoïdes, fièvres intermittentes, débilité, faiblesse, pleurésie, mal de poumons, enfants rachitiques dévorés par la constipation, les convalescents, sur les personnes faibles et consomptifs, elle fait des miracles.

J'ai en ma possession des certificats de la main même du Père Lafiteau, qui datent du temps qu'il était missionnaire au Canada.

Prix \$1. En vente chez

Z. BRABANT HERBORISTE

2242, Rue Notre-Dame, Montréal

MAISON FONDÉE EN 1852

C. LAVALLÉE

(SUCCESSEUR DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de toute espèce ; réparations de toutes sortes exécutées à très bref délai. Toujours en stock des instruments pour orchestre et fanfare à des prix très réduits. Violons faits à ordre.

135, COTE ST-LAMBERT

MONTRÉAL

VIENT DE PARAITRE

LE ROMAN DUNE

JEUNE FILLE PAUVRE

PAR ELISA GAY

Cette histoire, dont le titre rappelle celui du "Roman d'un jeune homme pauvre," de la plume de M. Octave Feuillet, présente les situations les plus émouvantes et la morale le plus irréprochable.

La pure et calme figure de Fernande domine toutes les autres ; elle présente la lutte contre le malheur, sans aucune faiblesse, et l'énergie du dévouement qui ne veut rien écouter en dehors du devoir et de la vertu.

Que de jeunes filles reconnaîtront là les dangers qu'elles ont courus ! Puissent-elles y puiser les enseignements et le courage nécessaires pour triompher, dans la dignité de la pauvreté, non-seulement de l'orgueil de la naissance, mais de la haine jalouse et de toutes les humiliations imméritées. Dans le roman d'une JEUNE FILLE PAUVRE.

Mlle Gay ne se contente pas de récits et de tableaux ; elle interroge les sentiments du cœur et peint avec un vrai talent les caractères de ses personnages, non moins que les les péripéties qui les mettent en scène.

Ce volume est en vente au complet pour 10 centins dans tous les dépôts de journaux, et chez les éditeurs.

LEPROHON & LEPROHON

25 rue Saint-Gabriel, Montréal.

Agent pour Québec : J. E. Turgeon, 64, rue Saint-Joseph ;

Ottawa, Lasalle & Gravel, 63½ rue Rideau.

OPERA FRANCAIS

EDMOND HARDY, directeur-gérant

Lundi, LA MASCOTTE, opérette, Mme Bouit. Mardi (soirée de gala), FAUST, opéra en 5 actes de Gounod ; deux premières chanteuses ; musique militaire, etc. Jeudi (soirée de gala), vendredi et samedi, LE SOURD, opéra-comique en 3 actes d'Adam, auteur de "Si j'étais Roi," Mlle Degoyon. Samedi en matinée, LES MOUSQUETAIRES, opéra-comique, Mlle Degoyon.

Prix des places.—Soirées ordinaires, 25c, 40c, 50c, 60c et 75c. Soirées de gala, 25c, 50c, 60c, 75c et \$1. Matinées, 20c, 25c, 30c, 40c et 50c.

Bureau de location chez M. Ed Hardy, 1637, rue Notre-Dame, et au théâtre.



L. H. GOULET

FLEURISTE

Roses et palmiers une spécialité, Toutes sortes de fleurs fraîches coupées. Couronnes et bouquets faits sur commande.

1911 Ste-Catherine

TÉLÉPHONE BILL 6931

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6.40 PAR AN—6 MOIS, \$3.30

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.

S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIGNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hurstel, gérant.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

G. MILO DE TRIGON

Compositeur, professeur de musique, lauréat des concours de Paris 1891-1892, de l'association artistique de Bretagne 1894, donne des leçons de violon et d'accompagnement à domicile et au No 21 rue Sanguinet.

DETECTIVES!

Bright, young and middle-aged men wanted in every locality to act as PRIVATE DETECTIVES under instructions. Previous experience not required or necessary. Send stamp for full particulars and get sample copy of the best illustrated criminal paper published. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, 241, Indiana St., Indianapolis, Ind. \* \* \* \* \*

RELIABLE!!

LAWYERS, BANKERS, Insurance Companies, Merchants or private individuals would do well to remember that the National Detective Bureau has reliable Detectives located everywhere, which enables us to do work quickly at a reasonable cost. All classes of legitimate detective work taken. If you are in need of a DETECTIVE for any purpose, write to Chas. Alford, Nupt. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, Rooms 11, 12, 13, 14 and 15, 98½ E. Market St., Indianapolis, Ind. \* \* \* \* \*

**VIN de VIAL**

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.

Au QUINA SUC DE VIANDE PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaires et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

# LE SECRET D'UNE TOMBE

## QUATRIÈME PARTIE

### LA JOLIE DENTELIÈRE

—Oui, monsieur le marquis. Mais je vais vous apprendre ce qui s'est passé après que vous et les vôtres eûtes brûlé vos dernières cartouches et que don Antonio fût entré en maître au château de Valpenas.

La nourrice rapporta très fidèlement ce que nous avons précédemment raconté à nos lecteurs.

—D'après ce que tu viens d'entendre, mon cher marquis, dit le comte de Corello, et ce que je t'ai appris moi-même, il est certain que don Antonio n'a pu savoir où Pedro Lannès avait placé ta fille. Il met deux hommes en campagne ; ceux-ci, —cela paraît évident— ont rencontré Pedro, l'ont attaqué et assassiné ; mais ce qui indique que ton brave et fidèle serviteur s'est vaillamment défendu et a vendu chèrement sa vie, c'est qu'un des émissaires de don Antonio n'est pas revenu. Et puis la grande colère de ton cousin, au retour de l'autre, prouve suffisamment que ses deux espions n'avaient pu faire ce qu'il attendait d'eux.

La conclusion de tout cela, mon ami, est que Pedro Lannès a accompli fidèlement sa mission, que ta fille existe et que, si bien qu'elle ait été cachée par ton serviteur dévoué, tu la retrouveras un jour.

—Ainsi, Rosina, dit le marquis, vous êtes sûre que don Antonio n'a pu savoir à quelle personne Pedro avait confié Thérèse ?

—Absolument sûre, monsieur le marquis. Après la prise de Bilbao, qui termina la guerre civile, don Antonio revint à Valpenas où j'étais restée. Il fut alors tout sucre et tout miel ; sa voix, ses gestes, tout indiquait son intention de me gagner à sa cause. Il me croyait bien mieux instruite que je ne l'étais réellement. Je crus devoir le laisser dans son erreur pendant quelques jours. Je feignis d'entendre, sans en être blessée, les offres les plus séduisantes qu'il me fit pour m'acheter le secret dont il se figurait que j'étais dépositaire.

C'est ainsi que j'acquis la certitude que mon oncle avait réussi à remplir sa mission et que don Antonio ne possédait aucun indice qui pût le mettre sur les traces de ma chère petite Thérèse.

Alors, monsieur le marquis, lasse du rôle que votre misérable parent me faisait jouer, je lui dis, en l'écrasant d'un regard de mépris et de dépit :

—“Don Antonio de Villina, vous êtes un misérable et, de plus, vous êtes un sot, puisque vous vous êtes imaginé que Rosina Balti serait assez lâche, assez infâme pour trahir ses maîtres et vous vendre sa conscience au prix que vous y voulez mettre ; allez, vous n'êtes pas assez riche pour l'acheter.

“Je ne sais pas quel sort est réservé à M. le marquis de Mimosa, mais Thérèse peut vous sauver, elle est à l'abri de vos atteintes.”

Il fit entendre comme un rugissement, et s'avança sur moi les poings levés, les yeux étincelants de fureur. Je crus qu'il allait me tuer. Mais il eut honte, sans doute, de frapper une femme, car il s'éloigna en proférant des menaces mêlées à d'épouvantables blasphèmes.

—Mais où trouver ma fille, Rosina ? s'écria le marquis.

—Hélas ! je ne le sais pas ; mais elle est en France.

—Elle est grande, la France !

—Oui, monsieur le marquis, mais Dieu vous conduira vers Thérèse. Je l'ai beaucoup pleurée, mais j'ai toujours espéré qu'elle serait retrouvée.

Le marquis laissa échapper un soupir.

—Monsieur le marquis, reprit Rosina avec exaltation, la sainte Vierge m'est apparue, m'a parlé, et j'ai confiance en la sainte Vierge !

—Ah ! et que vous a-t-elle dit ?

—Monsieur le marquis, lorsque vous comparûtes devant le Conseil de guerre, je fis un pèlerinage à Saragosse pour implorer la protection de Notre Dame del Pilar en faveur du père et de l'enfant. Agenouillée au pied de l'autel, je priai avec ferveur. La nuit me surprit ; je n'entendis pas fermer les portes de l'église et restai enfermée. Je m'endormis et pendant mon sommeil j'eus une vision.

Dans un rayonnement, la tête, ceinte d'une auréole lumineuse, une femme m'apparut tout à coup, vêtue d'une longue robe bleue et portée par des anges. C'était la sainte Vierge. Elle me dit :

“Console-toi, Rosina, l'enfant n'est pas perdue, tu la reverras, et tu reverras aussi ton maître !”

Je me réveillai, l'église était encore toute pleine de lumière ; la Vierge et les anges avaient disparu ; mais, venant du ciel, j'entendis une voix douce qui répétait :

“... Console-toi, Rosina, l'enfant n'est pas perdue !”

Eh bien ! monsieur le marquis, exilé loin de l'Espagne, condamné à n'y rentrer jamais, j'ai aujourd'hui la joie de vous revoir ; bientôt je reverrai ma chère Thérèse !

Le marquis de Mimosa était un homme instruit, un esprit éclairé ; mais il était Espagnol et, comme la plupart de ses compatriotes, accessible aux idées superstitieuses. Cette vision, ce rêve de Rosina furent pour lui une nouvelle lueur d'espérance qui ranima son courage et apporta un baume dans son cœur. Il se dit, lui aussi, que souvent l'avenir réalisait la fiction du songe.

Ne voulant plus douter de l'existence de sa fille et ayant la pensée qu'il la retrouverait, il se sentait cependant saisi d'une nouvelle crainte : en quelles mains Thérèse était-elle tombée ? Comment avait-elle été élevée moralement ? Quels sentiments avait-on fait naître dans son cœur ?

Toutefois, il se rassurait en se disant que le noble sang des Mimosa, qui coulait dans les veines de sa fille, avait dû donner à son âme les qualités des femmes de sa race et la garantir de toute défaillance.

—Mon ami, dit le comte de Corello, à présent que te voilà, sinon complètement satisfait, du moins un peu tranquillisé, tu ne dois pas oublier que tu as un devoir à remplir.

Du regard, le marquis interrogea son ami.

—Tu ne peux te dispenser d'aller remercier la Reine Régente à qui tu dois ta liberté.

—Assurément, mon cher comte, mais ce n'est pas vêtu comme je le suis que je peux me présenter devant la Reine.

Le comte sourit.

—En quarante-huit heures tu seras habillé par le tailleur de la cour, répliqua-t-il ; mais, dès ce soir, tu dois demander une audience à Sa Majesté, par une lettre que je lui remettrai moi-même.

\* \* \*

L'étiquette n'est certainement pas aussi rigoureuse aujourd'hui à la Cour d'Espagne qu'à l'époque où Philippe III, stoïquement, se laissa rôtir jusqu'à en mourir, auprès du feu de la cheminée transformée en brasier, parce que le grand Feutrier, qui, dans ses attributions, avait seul le droit d'éteindre le brasier, était absent.

Cependant, on ne peut se présenter devant le souverain sans se soumettre à un cérémonial qui imposa au marquis plusieurs jours d'attente.

Enfin, quand il eut reçu sa lettre d'audience, un carrosse vint le prendre et le conduisit à la porte de l'Escurial.

Il traversa la double haie de soldats qui formaient la garde d'honneur de la Régente.

Avec sa haute taille, sa mâle figure et son grand air, il rappelait le souvenir de ces grands d'Espagne qui, autrefois, avaient le privilège de se tenir devant le souverain la tête couverte. Ils gardaient toujours leur fierté ; le roi pouvait les briser, mais non les abaisser.

La porte du salon de la Reine s'ouvrit et le grand-maître des cérémonies annonça d'une voix solennelle :

—Monsieur le marquis de Mimosa !

—Ce salon, où le marquis était introduit, présentait ce luxe sévère qui est en usage à la cour de Madrid depuis Philippe II. Les meubles et les tentures, d'une grande richesse, étaient de couleur sombre ; les murs étaient ornés de tableaux de Murillo, de Goya et de Velasquez.

La Régente Marie-Christine, qui au nom de son fils tenait et tient encore entre ses mains le gouvernement de l'Espagne, était belle de cette beauté majestueuse et sans morgue qui sied aux femmes portant une couronne royale.

Son fils, chez qui les soucis de l'étiquette et la responsabilité du pouvoir n'avaient pas encore altéré la grâce enfantine, jouait à quelques pas d'elle.

Il y a de la magnanimité dans le caractère espagnol ; les esprits les plus indépendants, ceux qui seraient disposés à braver la royauté représentée par un homme, s'inclinent respectueusement devant la faiblesse d'un enfant, en même temps que la galanterie leur fait un devoir de la déférence et de la soumission vis-à-vis d'une femme.

Le marquis de Mimosa partageait ces sentiments. Marie-Christine, toute jeune encore, et son enfant lui causaient une émotion sin-

gulière, une sorte de trouble qu'il n'aurait certainement pas éprouvé en présence d'un homme couronné.

Il fit son entrée avec une aisance pleine de noblesse et de dignité ; à quelques pas de la Régente il fléchit le genou et, la tête inclinée, attendit qu'elle lui adressât la parole.

### III.—AUDIENCE ROYALE

—Monsieur le marquis, dit la reine d'une voix très douce, veuillez vous approcher.

Il obéit.

La Régente arrêta sur lui son regard où se lisait en même temps que la bienveillance, la satisfaction de voir humble et respectueux devant elle un de ces hommes énergiques, héroïques soldats, qui avaient fait trembler sur son trône l'aïeule de son fils.

—Asseyez-vous, monsieur le marquis, reprit-elle en lui désignant un siège, je suis prête à vous entendre.

—Madame, dit-il, permettez de déposer aux genoux de Votre Majesté l'hommage de mon profond respect et l'expression de ma vive reconnaissance.

—Monsieur le marquis, le droit de grâce est un des plus beaux attributs de la royauté, j'ai été heureuse de l'exercer en faveur d'un homme de votre mérite.

Il s'inclina sans répondre.

—Monsieur le marquis, continua-t-elle, j'ai fait, comme c'était mon devoir, une étude attentive de l'histoire d'Espagne ; j'y ai trouvé souvent le nom de vos ancêtres mêlé à des actes de vaillance et d'héroïsme.

—L'héritage qu'ils m'ont légué, madame, était lourd à porter et je me suis efforcé à n'en être pas indigne.

—Je sais, monsieur le marquis, combien, dans maintes circonstances, a été grand votre courage. Le comte de Corello m'a parlé de vous en des termes qui m'ont fait apprécier la loyauté de votre caractère. L'amitié que le comte a pour vous, monsieur le marquis, vous fait honneur à tous deux.

—Je sais que mon ami a été auprès de Votre Majesté mon éloquent avocat, et je souhaite qu'il ait pu dissiper les préventions que d'autres ont pu vous inspirer à mon égard.

—Qui vous dit monsieur le marquis, que j'aie eu des préventions ? J'ai seulement vivement regretté que vos talents n'aient pas été utilisés pour le service du royaume.

—Vous savez, madame, que ce n'est pas ma faute si je suis resté si longtemps inutile à mon pays.

—Avouez, monsieur le marquis, répliqua-t-elle en souriant, que vous êtes bien pour quelque chose dans votre long et douloureux exil.

Le marquis se redressa, prévoyant des paroles blessantes pour sa fierté.

Mais la Régente avait toujours sur les lèvres son sourire doux et bienveillant.

—Monsieur le marquis, reprit-elle, votre château de Valpenas n'est pas très éloigné de l'Aragon ?

—En effet, madame.

—Vous devez connaître ce dicton : Donnez un clou à un Aragonais, il l'enfoncera avec sa tête ?

La Régente était toujours souriante ; il était facile de voir qu'il n'y avait chez elle aucune arrière-pensée d'irritation et de rancune.

—En faisant allusion à ce clou de l'Aragonais, répondit le marquis, Votre Majesté veut dire que dans notre famille l'entêtement est un défaut héréditaire. Oui, les Mimosas ont toujours été entêtés dans leur dévouement à la cause qu'ils croyaient devoir servir. Pas plus que moi, madame, mon père n'a cherché dans la lutte une satisfaction d'orgueil ou d'ambition ; il a toujours eu pour guides les mobiles les plus désintéressés.

Avant de mourir, mon père m'a dit : " Pour défendre les droits du prince qui a fait appel à mon dévouement, j'ai sacrifié mon repos, une partie de ma fortune et j'ai bravé la proscription et la mort ; tu n'en suivras pas moins la voie que je t'ai tracée, sans avoir à attendre plus que moi de ton dévouement."

La cause du prétendant avait peu de chances de succès, elle était presque désespérée ; je n'ai cependant pas hésité à mettre mon épée à son service. Les Mimosas n'ont jamais été les courtisans de la fortune ; le meilleur titre à leur dévouement est d'être malheureux.

La voix du marquis s'était élevée, sa taille redressée, un éclair brillait dans son regard.

La Régente avait l'âme trop haute pour ne pas admirer cette fierté d'attitude, même dans un adversaire.

—Monsieur le marquis, dit elle, les sentiments que vous venez d'exprimer vous font honneur ; mais il y a une considération qui aurait pu vous arrêter c'est la pensée des victimes que fait toujours la guerre civile.

—Le sang répandu, madame, retombera sur ceux qui ont justifié notre prise d'armes.

Un nuage de tristesse assombrit le front de la Reine. Elle songeait aux nombreuses insurrections qui, pendant ce siècle, avaient déchiré l'Espagne, ensanglanté les champs de bataille, retardé le progrès et entretenu la haine dans les esprits.

—Monsieur le marquis, dit elle d'une voix mélancolique, c'est ainsi que raisonnaient les Lara et les Castro, qui ont rempli le moyen-âge du bruit de leurs exploits. Ils se constituaient en tribunal suprême, se croyant le droit de redresser les torts. Ils étaient toujours prêts à sortir l'épée du fourreau quand ils désapprouvaient la direction donnée aux affaires publiques.

Ah ! monsieur le marquis, on peut admirer les héros, mais ils sont souvent bien dangereux pour un pays !

—Madame, répondit le marquis, les héros comme ceux que vous venez de nommer ne sont à craindre que lorsqu'on les contraint à recourir à ce terrible remède : l'insurrection. Aujourd'hui, sous une autorité équitable, l'Espagne a retrouvé le calme et la sécurité ; il n'est plus besoin en ce pays de redresseurs de torts ; mais il n'en était pas ainsi au temps de Castro. Et croyez-vous, madame, que nous aurions été assez fous, mes compagnons et moi, pour nous jeter dans une aventure dépourvue de toutes chances de succès, si nous n'avions pas pris part au mécontentement des populations trop longtemps exploitées par les gouvernements qui ont précédé le vôtre ?

Naguère, l'Espagne était abandonnée à l'intrigue ; on montait à l'assaut des places, moins pour servir l'Etat que pour satisfaire sa rapacité ; la flatterie, la bassesse, les moyens les plus scandaleux étaient les seules voies qui pussent conduire au succès.

Et, pendant que de vulgaires jouisseurs traitaient ce noble royaume en pays conquis, la misère gagnait de proche en proche toutes les classes ; le commerce languissait, l'agriculture était délaissée. L'industrie nulle ; la corruption s'étendait comme une lèpre hideuse des plus hautes sphères, aux plus humbles citoyens. La marine, l'armée étaient découragées. L'Espagne, qui avait occupé autrefois en Europe une place si glorieuse, descendait la pente qui conduit les nations à une fin honteuse.

La Régente avait écouté sans faire un mouvement de protestation. Elle savait bien que l'Espagne, ballottée entre les partis, avait traversé des crises dans lesquelles l'unité nationale avait été en péril, qu'elle était encore en proie à un malaise qu'elle avait la difficile mission de guérir.

—Et vous espériez monsieur le marquis, dit-elle, que le triomphe de votre parti aurait apporté un remède à tous ces maux ?

—Si ce n'avait pas été notre espoir, madame, nous aurions été des misérables.

—Puisque vous n'avez pas réussi en avez-vous donc conclu qu'il ne restait aux bons citoyens qu'à assister impuissants à l'agonie de ce malheureux pays ?

—Dicu m'en garde, madame, j'ai une foi trop ardente dans l'avenir de mon pays pour croire qu'il est arrivé au terme de ses glorieuses destinées. J'ai toujours pensé que l'heure du réveil viendrait et qu'une main habile se trouverait pour diriger l'Espagne dans une voie où elle retrouverait sa prospérité et son ancienne splendeur.

Cette heure est venue, et la main est celle de Votre Majesté.

Depuis mon retour de l'exil, j'ai entendu parler de votre administration, de votre sagesse, de vos constants efforts pour cicatrizer les plaies du royaume.

Vous avez répudié le système des mesquines vengeances et adopté une politique de clémence et de conciliation, plus propre à affermir le pouvoir, en lui ralliant tous les cœurs, que les impitoyables rigueurs. Je sais que du détroit de Gibraltar jusqu'aux Pyrénées, toutes les espérances se rallient sur votre nom et celui de votre fils.

C'est en véritable patriote, sans arrière-pensée, que je salue l'ère de rénovation inaugurée par vous et qui vaudra à votre mémoire la gloire la plus pure.

Ces éloges, dans une bouche qui n'avait jamais flatté personne, ne pouvaient manquer d'être agréable à la Reine.

—Monsieur le marquis, répondit-elle, je vous remercie des choses aimables que vous venez de me dire. J'ai conscience de les mériter, si vous ne les appliquez qu'à mes intentions. Certes, mon vœu le plus ardent est de justifier le jugement flatteur que vous venez de porter sur moi, mais je ne l'ai pas encore mérité : il faut peu de temps pour faire le mal, de longues années ne suffisent pas toujours pour le réparer.

—Un long avenir est promis à Votre Majesté, et votre fils, élevé près de vous, formé par vos enseignements, continuera votre œuvre.

—Lui et moi avons besoin d'y être aidés ; ce n'est pas trop du concours de tous les bons citoyens pour travailler d'un commun accord à la régénération de l'Espagne. Vous avez parlé du mal que lui ont fait nos anciennes divisions ; est-ce trop demander à ceux qui aiment leur pays d'oublier ce qui a séparé les enfants de la même patrie et de s'unir pour contribuer au relèvement de l'Espagne ?

Monsieur le marquis, continua-t-elle, les hommes comme vous sont rares ; ils doivent à leur pays l'emploi de leurs talents et de leur énergie ; je serais heureuse de vous compter parmi ceux qui me prêtent le concours de leurs conseils et de leur bonne volonté.

—Madame, répondit gravement le marquis, je suis extrêmement sensible à la confiance dont vous voulez bien m'honorer, mais quand le prince que j'ai servi est en exil, je ne puis accepter une situation officielle auprès de Votre Majesté.

Jamais je n'oublierai que je vous dois d'avoir revu mon pays ; ma reconnaissance peut aller jusqu'à vous donner ma vie, mais non à prendre rang parmi ceux qui, reniant leur passé, sont flétris du titre de renégats. Mais si un jour vous aviez besoin de mon épée, j'accourrais sous vos drapeaux.

—Je comprends vos scrupules, monsieur le marquis, mais n'exagérez-vous pas un peu le point d'honneur ?

—C'est ainsi qu'on l'a toujours envisagé dans ma famille. Que Votre Majesté me permette de rester fidèle aux traditions de mes ancêtres. D'ailleurs, ce n'est pas le seul motif qui m'empêche d'accepter ce que vous me faites l'honneur de m'offrir.

—Quel est donc l'autre motif, monsieur ?

—Il s'agit d'un intérêt particulier, répondit le marquis avec émotion ; en vous en parlant, je craindrais d'importuner Votre Majesté.

—Ne le croyez pas ; rien de ce qui vous touche ne m'est indifférent.

—J'avais et j'espère encore que j'ai une fille ; j'ignore où elle est et je vais me mettre à sa recherche. Vous êtes mère, madame, et vous comprenez mon anxiété.

Instinctivement, la Reine porta son regard sur le petit Alphonse qui, couché sur le tapis, continuait de jouer avec des soldats de bois sous les yeux de sa gouvernante.

—Quoi, monsieur le marquis, fit-elle, vous n'avez aucune idée sur l'endroit où peut être votre fille ?

—Aucune, madame. Vous déploriez tout à l'heure les maux de la guerre civile ; nul ne lui a payé un plus cruel tribut que moi : pour elle, j'ai perdu ma liberté et un bien plus précieux encore, ma fille. Je l'avais fait porter en France pour la soustraire aux conséquences prévues de ma défaite.

—Oh ! monsieur le marquis, vous êtes injuste envers vos adversaires, en supposant qu'ils n'auraient pas respecté la vie d'un enfant.

—Je me suis mal fait comprendre, madame ; il n'est jamais entré dans ma pensée que des soldats faisant loyalement la guerre pussent se rendre coupable du meurtre d'un enfant. . . . Mais, parmi eux, j'avais un ennemi, un parent qui convoitait mon héritage. Si après moi, mort civilement, ma fille mourait, ses cupides espérances se trouvaient réalisés. Aussi, lorsque je compris que notre cause était perdue, je chargeai un de mes fidèles serviteurs de porter ma fille en France, afin qu'elle fût à l'abri des tentatives criminelles de mon parent.

—Et vous ignorez à qui votre serviteur a confié l'enfant ?

—Hélas ! oui.

—Et ce serviteur, qu'est-il devenu ?

—Le comte de Corello et moi supposons qu'il a été assassiné.

—Comment appelez-vous ce parent, dont vous redoutiez la perfidie ?

—Antonio de Villina.

La Régente eut comme un mouvement de répulsion.

—Ce don Antonio, dit-elle, est un homme qui déshonore un nom autrefois illustre ; il y a environ dix-huit mois, ce triste personnage sollicita une place assez importante ; peut-être l'aurait-il obtenue si l'on n'eût été heureusement éclairé sur son compte. Don Antonio de Villina est un homme des plus méprisables.

Mais revenons à votre fille, monsieur le marquis ; vous allez, dites-vous, vous mettre à sa recherche ?

—Telle est mon intention, madame.

—Puis-je vous être de quelque secours ?

—Je prendrai la liberté de me présenter chez l'ambassadeur de Votre Majesté, à Paris, pour le prier de me prêter son concours.

—Des instructions lui seront envoyées afin qu'il vous seconde de tout son pouvoir.

—Avant de me rendre en France, je compte m'arrêter quelque temps à Valpenas. Ces braves gens de la Navarre m'ont témoigné trop de dévouement pour qu'il me soit permis de quitter l'Espagne sans leur prouver que je ne les ai pas oubliés. Ils me croient mort, sans doute ; ils seront bien heureux de me revoir.

—Ils ne m'aiment guère, monsieur le marquis ; il est vrai qu'ils ne me connaissent pas. Ah ! veuillez leur dire de ne pas conserver les prétentions qu'on leur a inspirées contre moi et la famille royale.

—Madame, je leur dirai que la Reine régente d'Espagne est une femme d'un grand cœur, qui a tous les titres à leur affection.

—Que pourrais-je faire pour les amener à moi ?

—Hélas ! ils réclament ce que Votre Majesté ne peut leur donner : le rétablissement de leurs antiques privilèges.

—Des privilèges ! mais chaque province voudrait avoir les siens. Quand donc le peuple espagnol comprendra-t-il que l'égalité de tous

devant une même loi est la condition de cette unité sans laquelle l'Espagne ne peut être cette grande puissance que vous et moi rêvons ? Je me propose d'aller en Navarre.

—Allez-y, madame, et tous les habitants de la province subiront l'irrésistible séduction de votre personne.

—Monsieur le marquis, ma grande ambition, qui sera aussi, je l'espère, celle de mon fils, serait de régner sur les cœurs de mes sujets. Oh ! alors, comme notre tâche à eux et à moi deviendrait facile !

—Votre Majesté a déjà beaucoup fait pour justifier sa noble ambition, répondit le marquis.

Puis se levant :

—J'ai trop abusé des instants de Votre Majesté, dit-il ; permettez-moi de prendre congé.

La Reine lui présenta sa main, qu'il porta respectueusement à ses lèvres.

Le petit roi s'était approché et regardait curieusement le marquis.

—Alphonse, lui dit sa mère, présentez votre front à monsieur le marquis de Mimosa ; c'est un de nos bons amis.

Elle ajouta, plutôt pour elle que pour l'enfant :

—Les souverains seraient heureux d'avoir beaucoup de pareils auxiliaires pour les aider à accomplir la lourde mission qui leur est confiée.

Le marquis embrassa l'enfant royal.

—Puisse Dieu, dit-il, conserver longtemps à cet enfant sa mère, afin qu'elle lui apprenne l'art de régner et le prépare à continuer l'œuvre qu'elle a si noblement commencée.

Puis, la main au-dessus de la tête du petit roi :

—A partir de ce jour, reprit-il d'une voix vibrante, mon épée, mon sang et ma vie appartiennent à mon Roi !

—Merci, monsieur le marquis ! s'écria la Reine ; votre bénédiction portera bonheur à mon fils !

Le marquis, profondément ému, salua respectueusement la Régente et sortit du salon.

Le carrosse qui l'avait amené le reconduisit à l'hôtel du comte de Corello. Celui-ci attendait le marquis, impatient de savoir ce qui s'était passé entre lui et la Reine. Le marquis lui en fit le récit.

—C'est bien, dit simplement le comte.

—Mon cher comte, reprit le marquis, je crois que le parti carliste pour lequel j'ai combattu ne tardera pas à cesser d'exister. Les plus éclatantes victoires n'auraient pu triompher de lui ; mais la femme remarquable qui tient en ses mains les rênes du gouvernement emploie des moyens bien autrement efficaces pour le réduire à l'impuissance, pour le détruire.

Le pouvoir se faisant aimer, une justice égale pour tous, la préoccupation constante de l'intérêt général, voilà ce qu'il fallait pour prévenir le retour de la guerre civile.

—Tu ne t'en affliges pas, je pense ?

—Non certes ; je puis conserver mes sympathies au prétendant exilé pour lequel j'ai versé mon sang ; mais je suis patriote avant tout. Que l'Espagne soit grande et heureuse, je m'en réjouirai, quels que soient ceux à qui elle devra sa prospérité.

—Ce qui veut dire que, pour toujours, tu renonces à la lutte ?

—Oui, pour toujours ; les liens de la reconnaissance m'attachent à la Reine Régente et j'ai promis fidélité à l'enfant roi.

Le comte de Corello serra silencieusement la main du marquis.

Celui-ci reprit :

—Tu sais, mon ami, quelle chose me tient au cœur ; demain je vais partir pour Valpenas, j'y séjournerai le moins longtemps possible et me rendrai en France. Je dois me mettre à la recherche de ma fille, ne prendre aucun repos tant que je ne l'aurai pas retrouvée ou que je n'aurai pas acquis la certitude absolue qu'elle n'est plus de ce monde.

—Oui, répondit le comte, tu te dois tout entier à cette tâche dont je prévois toutes les difficultés. Mais écoute-moi et tiens compte des conseils que je vais te donner.

Ne cesse pas un instant de te méfier de don Antonio de Villina et, constamment, tiens-toi sur tes gardes. Il apprendra, s'il ne le sait déjà, que tu es revenu en Espagne et rentré en possession de tes biens ; sa haine contre toi n'en sera que plus violente ; le misérable a plus que jamais soif de vengeance ; après t'avoir implacablement poursuivi de sa haine féroce jusqu'à Manille et à l'île de Palouan, il ne cessera pas de menacer ta vie, car tu sais de quoi il est capable.

J'ai tout lieu de croire qu'il est actuellement à Paris. Qu'y fait-il ? Je l'ignore et ne tiens nullement à le savoir. Mais encore une fois, méfie-toi de lui, sois prudent. . . . Je te conseille, dès que tu seras en France, de prendre un autre nom.

—Mon cher comte, répondit le marquis, tu me connais, tu sais que je ne puis avoir peur d'un lâche et que, excepté pour ma fille, jamais je n'ai tremblé. Cependant tes conseils sont bons, je les suivrai.

Rosina Balti avait manifesté le désir de rentrer au service de son ancien maître, et le comte de Corello n'avait pu se refuser à rendre au marquis la nourrice de sa fille.

Il avait été décidé que Rosina quitterait Madrid quelques jours après le marquis pour aller le rejoindre au château de Valpenas.

#### IV.—A VALPENAS

Le chemin de fer s'arrêtait au premier massif des contreforts que les Pyrénées projettent au loin dans les provinces septentrionales de l'Espagne. Le marquis de Mimosa dut prendre une voiture pour se faire conduire au château de Valpenas, à environ quatre lieues de distance.

Plus le véhicule avançait, plus la montée devenait rude, et quand le marquis aperçut loin encore, les sombres murailles et les hautes tours du château, fatigué de la lenteur avec laquelle les chevaux gravissaient la pente, il mit pied à terre.

Alors, en reconnaissant ces lieux qui lui avaient été autrefois familiers, il évoquait de chers et lointains souvenirs.

Après tant d'années il retrouvait les traces de la guerre civile.

Un pont jeté sur un torrent montrait une ouverture béante faite par l'explosion d'une mine.

Non loin de là, des pans de murs de deux maisons écroulées, conservaient encore la teinte noire et rougeâtre laissée par l'incendie...

Dans une gorge où le marquis s'engagea, une famille filait sa quenouille, pendant que ses chèvres, perchées sur les rochers, brouaient quelques brins d'herbe difficile à trouver.

A la vue du marquis, la vieille resta comme pétrifiée.

—Qu'avez-vous donc, ma brave femme ? lui demanda le marquis.

Elle se mit à trembler de tous ses membres et, jetant autour d'elle des regards effarés :

—J'ai peur ! dit-elle.

—Ah ! et de quoi avez-vous peur ?

—Des fantômes ; c'est l'ombre de monsieur le marquis que je vois, c'est un revenant !

Le marquis sourit et, regardant plus attentivement la fileuse, il la reconnut, malgré ses cheveux blancs et les rides profondes qui sillonnaient son visage.

—Allons, Josepha Pacarès, dit-il, rassurez-vous ; si je suis, en effet, un revenant, car je reviens de loin, je ne suis pas une ombre, mais réellement le marquis de Mimosa, votre ancien maître.

—Ah ! bonne sainte Vierge ! s'écria la femme, remise de sa frayeur, est-ce bien possible ? On nous avait dit que monsieur le marquis était mort, et c'est lui, c'est monsieur le marquis que r-voit la vieille Josépha.

Elle lui avait pris les mains et, en pleurant, les baisait comme pour bien s'assurer qu'elle n'était pas le jouet d'une hallucination.

—Josepha, dit le marquis, parlez-moi de ceux que j'ai laissés à Valpenas.

Il avait la mémoire fidèle ; il nomma l'un après l'autre ses anciens serviteurs, ses fermiers. Mais, ainsi qu'il arrive toujours quand on revient dans un pays après une longue absence, beaucoup de ceux dont s'informait le marquis étaient morts.

Il mit dans la main de la pauvre femme deux pièces d'or.

Il était heureux de marquer par un bienfait sa rentrée dans le domaine de ses ancêtres.

Il poursuivit son chemin.

Les ombres du soir estompaient les cimes des montagnes lorsqu'il arriva devant le portail du château. Il souleva et laissa retomber le lourd marteau qui annonce un visiteur. Le bruit fut suivi d'un long silence.

Enfin, le marquis entendit des pas lourds résonner sur les dalles. Un vieillard, ayant à la main un trousseau de clefs, arrivait lentement à l'appel du marteau. Ce vieillard, ancien serviteur du marquis, avait été préposé à la garde de la demeure seigneuriale. Avant d'ouvrir, il demanda d'une voix chevrotante :

—Qui est là ?

—Mon vieux Rodriguez, répondit le marquis, c'est moi, le marquis de Mimosa.

Derrière la porte, une exclamation se fit entendre.

Le vieux serviteur était sous le coup d'une émotion si violente qu'il lui fallut du temps pour ouvrir.

Il ne pouvait prononcer que ces mots, au milieu des sanglots qui étouffaient sa voix :

—Monsieur le marquis !

Et il restait debout, les bras ballants, regardant son maître, incapable de faire un mouvement.

—Mais embrasse-moi donc, mon vieux Rodriguez ! s'écria le marquis.

Il serra dans ses bras le vieux serviteur, puis tous deux pénétrèrent dans l'intérieur du château.

Le vieillard appela sa femme, comme lui bien cassée par l'âge, son fils et sa fille, qui avaient quelques années de moins que le marquis. Ces braves gens étaient fous de joie, et Rodriguez perdait à ce point

la tête qu'il donnait des ordres contradictoires pour la réception de son maître.

Pendant qu'on préparait le repas, le marquis voulut visiter seul le appartement. Il retrouva encore des traces de la guerre civile : glaces brisées, tentures déchirées, sur les murs et les plafonds de nombreux trous faits par des balles. Mais tout cela lui était indifférent.

Grave et recueilli, il pénétra dans la chambre où avait expiré la jeune marquise de Mimosa. Elle était encore tendue de noir comme au jour où la mort avait pour toujours séparé le marquis de sa compagne bien-aimée.

Il s'agenouilla près du lit et resta assez longtemps dans une attitude méditative.

S'étant relevé, il ouvrit la porte qui donnait accès dans la pièce voisine ; c'était la chambre qui avait été affectée à Thérèse et à sa nourrice.

Le berceau de la petite fille était toujours là, ainsi que les jouets qui avaient amusé ses deux premières années. Pendant quelques instants le marquis contempla d'un œil morne ces pieuses reliques, puis brisé par la douleur il se laissa tomber sur un siège.

Quand Rodriguez vint chercher son maître, il le trouva, la tête penchée, tenant à la main une poupée en porcelaine dont un des bras était cassé.

Il pleurait à chaudes larmes, ce vaillant soldat qui avait tant de fois affronté la mort, qui avait supporté toutes les souffrances, toutes les humiliations d'une longue captivité avec le plus grand courage.

Le vieux Rodriguez se tenait debout, immobile devant son maître. Voyant qu'il ne bougeait pas, il lui dit enfin :

—Le souper de monsieur le marquis est servi.

Le marquis se leva, mais au moment de franchir la porte, il dit à Rodriguez :

—Cette chambre sera la mienne pendant le temps que je vais rester à Valpenas ; tu y feras placer mon lit.

Le vieillard s'inclina respectueusement, disant :

—Ce que demande monsieur le marquis sera fait.

Le marquis se mit à table, mais ne fit guère honneur au repas.

Il gardait une attitude silencieuse et restait absorbé dans de douloureuses pensées.

A présent, toutes ses pensées étaient pour sa fille.

Le lendemain matin, debout devant une fenêtre, il voyait, éclairé par un magnifique soleil, le sentier abrupt tracé à travers les rochers, dans lequel Pedro Lammès s'était engagé, portant son précieux fardeau.

Et son imagination suivait le fidèle serviteur à travers le dédale des montagnes. Mais hélas ! au-delà des Pyrénées, plus rien, la nuit...

Le marquis songeait à aller faire quelques visites l'orsqu'il entendit les cloches de l'église sonnant à grande volée.

—Qu'est-ce cela ? demanda-t-il.

—On célèbre le retour de monsieur le marquis, répondit Rodriguez. Le bruit de votre arrivée à Valpenas s'est vite répandu, et les habitants sont appelés à venir vous rendre hommage.

Le marquis fut plus touché que surpris.

La noblesse des montagnes de la Biscaye de la Navarre et de l'Aragon est en général restée fièle de ses vieilles traditions.

Elle n'abandonne pas, comme dans d'autres pays, la demeure des ancêtres pour aller se ruiner dans les villes, se livrer au jeu, s'amollir dans les boudoirs des femmes galantes, compromettre sa dignité et son honneur dans de vulgaires intrigues.

Elle vit au milieu des paysans, dont elle a les goûts ; elle partage leurs fatigues et est en perpétuelle communication d'idées avec eux. Il en résulte qu'elle est restée populaire, ce qui explique comment les nobles ont pu tant de fois entraîner ces populations montagnardes à la révolte.

Nul plus que le marquis de Mimosa n'avait su se faire aimer et respecter des habitants de ces provinces ; aussi était-ce une joie universelle qui accueillait son retour à Valpenas.

Il lui eût été difficile d'en douter, quand il vit, venant de tous les côtés, des groupes d'hommes et de femmes en habits de fête, se diriger vers le château et bientôt envahir les terrasses.

Les curés de plusieurs villages et les vieillards de ces mêmes localités marchaient en tête de la colonne, qui s'était formée pour se présenter à la porte du château et pénétrer dans la grande cour d'honneur.

Les sons aigrés des cornemuses, les notes graves des trompes et les détonations des pétards étaient répercutés au loin par les échos des rochers.

Devant le marquis, qui attendait sur une des marches du perron, les têtes se découvrirent et tous les regards se fixèrent sur le visage du seigneur que l'on avait cru exilé pour toujours.

—Mes amis, dit le marquis soyez tous les bienvenus ; je suis profondément touché du témoignage de sympathie que vous m'apportez, et du fond de mon cœur je vous en remercie.

ANNONCE DE  
**John Murphy & Cie**

**ATTENTION!**

Nous sommes à faire des réductions énormes dans tous les départements. Il nous faut faire place pour les marchandises du printemps.

Nous avons marqué les lignes suivantes à des prix réellement bas :

**Tweeds pour Costumes, 54 pouces de largeur, valant \$1.25 et \$1.50, réduits à 75 cts la verge.**

**Splendides soies moirées, pâles, marquées de \$1.00 à 50 cts la verge.**

**Nappes et Serviettes en toile, réduites à moitié pr.x.**

**John Murphy & Cie**

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 3833



**Cognac Jockey Club**

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

125 LA BOUTEILLE

**MAISON - BLANCHE**

65-RUE SAINT-LAURENT-65

Pour les fêtes nous venons de recevoir un grand assortiment de nouveautés en fait de

**CRAVATES ET BRETELLES**

En Soie et en Satin, jolis Patrons

Notre assortiment de Chemises et Cravates de soirées est des plus complet.

**T. BRICAULT.**

UN SEUL PRIX

13255

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

**"WESTERN"**

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$2,000,000  
Primes pour l'année 1893..... 2,365,036  
Fonds de réserve..... 2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 184, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

**J. B. C. TRESTLER L.C.D.**

Chirurgien - Dentiste

200 RUE ST - DENIS

Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote, ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans palais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou celluloïde. Obturation en or, argent, platine, porcelaine. Couronne en or.

**LA PRESSE**

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent

LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?

Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un art de perdu ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 29 Décembre 1894

**38,578**

LA PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

**BUREAUX**

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTREAL

**HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS**

95 ST-LAURENT

Fondée en 1843 par le Dr J. P. Gadbois, médecin surintendant de l'Institut Murphy. Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc. Traitement radical des habitude d'intempérance, morhémie, etc., par la méthode du Gold Cure.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**

PRÉPARÉ PAR **M. CHEVRIER**

Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain CONTRE : la **SCROFULE**, le **RACHITISME**, l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**, la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES DE POITRINE**.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

**PATENTS**  
TRADE MARKS  
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free. Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free. Building Edition, monthly, \$5.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les

**POUDRES ORIENTALES**

LES SEULES

Qui assurent en 3 mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

ET LA

Fermeté des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

**SANTÉ ET BEAUTÉ !**

UNE BOITE AVEC NOTICE \$1 ; 6 BOITES \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste - Catherine

MONTREAL Tel. Bell 6 513

**"LUBY"**

POUR LES CHEVEUX

**A. DANAIS, L. C. D.**

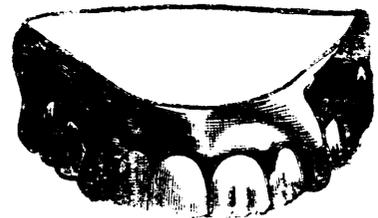
CHIRURGIEN-DENTISTE



123 RUE ST-LAURENT

Obstructions en or, argents et platine. Dents posées sans palais ou sur dentier en Aluminium, Celluloïde, Vulcanite, avec de magnifiques gencives en cellulose. Extraction sans douleur par l'électricité, et anesthésie locale.

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistante que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

**A. S. BROUSSEAU, L.D.S.**

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL



CHRONIQUES, ROMANS

ACTUALITÉS, GRAVURES D'ART, MUSIQUE, ETC.

COLLABORATEURS CÉLÈBRES

ŒUVRES INÉDITES

MODES M<sup>me</sup> Aline VERNON

ABONNEMENT D'ESSAI

Cinquante centimes pour Deux mois